Niveau(x) d'enseignement : 4 Numéro EDUQ : 9270089
Centre d'intérêt : 259

La Sortie de l'enfance : perceptions et stratégies de jeunes Canadien(ne)s-français(es), Italien(ne)s et Haïtien(ne)s de secondaire I dans un quartier à majorité francophone / Lejacques Compère ... [et al.] ; sous la direction d'Anne Laperrière. -- 2e version. -- [Montréal] : Université du Québec à Montréal ; [Québec] : Institut québécois de recherhce sur la culture, 1989.
68 p. ; 28 cm.

En tête du titre : La construction sociale des relations interethniques et interraciales

Vedette(s)-secondaire(s) : Compère, Lejacques * Laperrière, Anne, éd * Université du Québec à Montréal * Institut québécois de recherche sur la culture

Descripteur(s) : Relations interculturelles * Attitude raciale * Opinion de l'étudiant * Secondaire (Ordre d'enseignement)

Identificateur(s) de sujet : Canadien * Italien * Haïtien

Cette recherche sociologique porte sur le processus de développement des relations interethniques et interraciales des jeunes du secondaire I au secondaire V. à travers ce processus, elle tente de cerner les influences significatives qu'ils subissent, entre autres de la part de leurs parents, aînés et de la communauté ainsi que du personnel scolaire, de divers intervenants, des médias, etc. Elle s'est faite essentiellement par le biais d'entrevues de groupes ou individuelles et d'observations lorsque c'était possible.

Type de document :

9220089

Nous tenons à remercier ici le personnel de l'école dont le concours dans le recrutement des élèves a été essentiel. nos remerciements vont en particulier aux membres de la direction et à la surveillante des dîners, pour leur disponibilité et leur amabilité. Nous remercions ensuite les jeunes qui ont participé à nos entrevues et nous ont livré une image neuve des relations interethniques et interraciales qui se nouent présentement dans une ville en changement rapide. Les entrevues que nous ont accordées les enseignantes et enseignants nous ont été précieuses pour nous aider à contextualiser les perceptions de leurs jeunes élèves dont ils ont charge. Le travail patient et impeccable de transcription de Pauline Paré a été essentiel à cette recherche. Nous voulons enfin remercier le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, qui a financé cette première partie de notre recherche.

Table des matières

Présentation

Chapitre 1: Les jeunes Canadien(ne)s

Les entrevues 8

Les caractéristiques personnelles des répondant(e)s 9
Age, situation scolaire et lieu de naissance
Situation familiale et lieu de naissance

Les relations interethniques et interraciales:
trois modèles de perceptions 13
Les inconditionnelles de l'individu
Les inconditionnels du groupe
Les partisans d'une approche mixte

L'univers des jeunes Canadien(ne)s 14
Les amitiés
A l'école, dans le voisinage,
Le voisinage: le cosmopolitisme à l'épreuve de la famille
Des amitiés à l'image du voisinage, les attitudes de la famille,
L'école
Un univers à part, un terrain neutre.
Le quartier
Le quartier: l'univers des gangs

L'avenir du Québec 21

Conclusion 22

Chapitre 2: Les jeunes d'origine italienne

Les entrevues 25

Les caractéristiques personnelles des répondant(e)s 26

L'univers des jeunes d'origine italienne 28
Le rapport à la culture italienne
L'italianité: au coeur du quotidien; les séductions de la culture ambiante
Les amitiés
Etre accepté; une implication moins significative avec les non-italien(ne)s
Le voisinage et le quartier
Un environnement italien sécurisant; le rapport aux autres ethnies; les langues d'usage
L'école
Des relations artificielles; l'école française

La construction sociale des relations interethniques 35
Italianité et fait français: deux pôles de définition
Les négateurs de l'identité italienne: les anglo-italien(ne)s; les italo-Québécois(es)
La normalité: une préoccupation centrale
Le racisme
La perception des autres groupes ethniques

Conclusion 42

Chapitre 3: Les jeunes d'origine haïtienne

Les entrevues 45

Les caractéristiques personnelles des répondant(e)s 46
Lieu de naissance, âge et situation scolaire
Quartier, voisinage, amitiés
Situation familiale

Le rapport à la culture haïtienne et aux parents 47
Une définition nouvelle de l'haïtiennété
Une adhésion enthousiaste au mode d'éducation québécois
Des traits haïtiens à préserver
Une solidarité parents/enfants forgée par l'adversité commune
Au coeur de leur définition d'eux-mêmes: la culture haïtienne
Vivre entre deux cultures

Les relations interraciales au coeur de l'univers des jeunes Haïtien(ne)s 49
Le racisme incontournable
Quatre modèles de perceptions stratégiques des relations interraciales
Les intégrationnistes consensuels, les intégrationnistes conflictuels; les opportunistes; les absents

L'univers des jeunes Haïtien(ne)s 54
Les amitiés
Le confort d'être entre soi; un lourd bilan à traîner; oublier la distinction Noir/Blanc
L'école
Un point de rencontre, un lieu d'expérimentation protégé; un monde à part?
Le quartier
Le juste dosage ethnique

Conclusion 61

Conclusion générale 62

Présentation

Depuis la fin des années soixante-dix, le Québec et en particulier, les écoles montréalaises font face à un défi nouveau: intégrer à la société, et en particulier, à la société francophone, une immigration nouvelle venue largement d'Asie, des Antilles et d'Amérique du sud, ainsi que des minorités européennes allophones de vieil établissement, qui avaient peu à peu glissé vers l'école anglaise, faute d'accueil du côté francophone.

Comment la société québécoise fait-elle face à cette nouvelle réalité? Comment se nouent les relations interethniques, interraciales et interculturelles dans ce nouveau contexte? Quels sont les déterminants socieux et psycho-socieux de l'orientation que prennent ces relations? Ce sont là les questions auxquelles tente de répondre la présente recherche.

Nous avons axé cette recherche sur les jeunes du secondaire pour plusieurs raisons. Tout d'abord, cette génération de jeunes franco-Québécois(es) est pratiquement la première à côtoyer, à l'école et dans le quartier, une telle diversité d'ethnies et en particulier, d'ethnies non-européennes. Nous voulions voir en quoi cette cohabitation quotidienne influençait le contenu de ses perceptions des *autres* ainsi que les stratégies de relations développées de part et d'autre. Par ailleurs, l'adolescence constitue un âge crucial dans la formation des perceptions, attitudes et comportements socieux et nous est apparue une période idéale pour en scruter les déterminants.

Notre recherche porte donc sur le processus de développemnt des relations interethniques et interraciales des jeunes du secondaire I au secondaire V ; à travers ce processus, nous tentons de cerner les influences significatives qu'ils subissent, entre autres de la part de leurs parents, aîné(e)s et communauté, ainsi que du personnel scolaire, de divers intervenant(e)s, des media, etc. Elle se fait essentiellement par le biais d'entrevues de groupes ou individuelles, et d'observations, lorsque possible.

Grille d'entrevue

La grille d'entrevue auprès des jeunes porte sur les thèmes suivants:

Les ami(e)s : critères de sélection et lieux de recrutement des ami(e)s; types d'activités et d'échanges exercés avec les ami(e)s; ethnie des ami(e)s; évaluation des autres ethnies et des relations interethniques par la famille.

La vie de quartier /le voisinage : l'évolution du quartier, depuis que les répondent(e)s l'habitent; sa composition ethnique et raciale; déroulement des relations interethniques et interraciales. Mêmes questions pour le voisinage.

L'école : les relations interethniques et interraciales dans les classes, les activités parascolaires, la cafétéria et la cour d'école (amitiés, types d'activités)

Les cultures: le cas échéant, les particularités observées chez les ami(e)s des autres groupes ethniques; perception générale des autres groupes ethniques

- pour les jeunes des minorités: rapport à la culture des parents et à la culture québécoise

L'immigration : est-ce une bonne ou mauvaise chose, pour eux/ pour la société québécoise

L'avenir personnel : s'imaginent-ils conjoint(e)s de quelqu'un d'un autre groupe ethnique? Réaction anticipée de la part de leur entourage?

- pour les jeunes des minorités: comment envisagent-ils leur insertion dans la société québécoise, comme adultes ? quartier, emploi, communauté d'appartenance?

L'avenir ethnique de la société québécoise

Cette grille est une grille ouverte, en ce sens que des éléments peuvent y être ajoutés ou en être retranchés dès qu'il s'avère pertinent de le faire.

Population étudiée

Les entrevues auprès des jeunes

Type d'entrevues, sexe et ethnie

La recherche, qui s'étend sur trois ans, se fera dans deux quartiers contrastants. Un premier quartier comprend une importante majorité franco-québécoise (plus de 60% de la population) ainsi qu'une importante minorité européenne (plus de 10% de la population) et antillaise noire (plus de 10% de la population). Nous avons choisi un tel quartier parce que l'importance de la population francophone de souche reflète la situation québécoise dans son ensemble et que la présence de deux minorités contrastantes nous permet d'appréhender les variations dans les relations interethniques amenées par la date d'établissement de la communauté au Québec ainsi que par la race. En un deuxième temps, nous irons dans un quartier où les Québécois(es)-français(es) sont très minoritaires dans la polyvalente publique, investie par une myriade de minorités, d'établissement plus ou moins récent. Parmi ces minorités, nous étudierons encore une fois une minorité européenne que nous comparerons, cette fois-ci, à une minorité asiatique.

Ce rapport porte sur la première phase de notre terrain: les jeunes du secondaire I, dans un quartier à forte majorité francophone de vieille souche. Au total, nous y avons interviewé 58 jeunes, dont 27 filles et 31 garçons. Ethniquement, ces jeunes se répartissaient comme suit: 25 Canadien(ne)s (c'est par ce terme que s'auto-désignent les Québécois(es)-français(es)), 20 jeunes d'origine haïtienne et 14 jeunes d'origine italienne.

La plupart de ces jeunes ont été rencontrés en entrevue de groupe. Ces groupes, qui nous ont été désignés par les enseignant(e)s, des membres de la direction ou la responsable des dîners étaient, autant que possible, des groupes *naturels*, c'est-à-dire des groupes qui se tenaient habituellement ensemble. Alors que cinq des six groupes de Canadien(ne)s étaient naturels, il a été plus difficile de répondre à ce critère pour les Italien(ne)s et les Haïtien(ne)s, étant donné leur petit nombre: un seul des trois groupes haïtiens est naturel, et aucun des groupes italiens.

Etant donné la division sexuelle des activités courante à cet âge, nous avons opté pour des groupes séparés de garçons et de filles, après une première entrevue de groupe où la séparation des deux univers nous est clairement apparue. De même, nous avons privilégié des groupes d'une même ethnie,

afin de faciliter l'expression de l'univers propre à chacune, le cas échéant, s'y sont rajoutés un groupe naturel de garçons et un groupe naturel de filles, mixtes ethniquement. Parmi les filles de ce groupe mixte, deux étaient d'origine mixte (italienne/canadienne-française/canadienne-anglaise).

Répartition de la population interviewée selon le type d'entrevue, le sexe et l'ethnie

Groupe ethnique	Entrevues de groupe Filles	Garçons	Mixte	Entrevues individuelles Filles	Garçons	Total
canadien	3	6+6	2F,2G	2	-	21
haïtien	5	4	2F,2G	1	(1) [1]	14
italien	4		2F,2G	-	2	10
mixte	3C, 3I	2C,2H,2I				12
Total	**18**	**22**	**12**	**3**	**3**	**57**

Age, quartier, langues et amis [2]

Dans l'ordre, les Canadien(ne)s interviewés sont les plus vieux, suivis de près par les Haïtien(ne)s puis les Italien(ne)s. En effet, les Canadien(ne)s comptent sept répondant(e)s de 14 ans et plus en juin 1989[3], contre 5 chez les Haïtien(ne)s et un seul chez les Italien(ne)s. L'échantillon italien est par ailleurs significativement plus jeune que les autres: il regroupe six élèves âgés de 12 ans, ce que l'on ne retrouve pas dans les autres groupes,

[1] Ce répondant haïtien a aussi été interviewé en groupe mixte ethniquement. Nous ne le comptons donc pas dans le total horizontal.

[2] Les sections qui suivent présentent les caractéristiques personnelles de nos répondant(e)s. Les fiches de 7 répondant(e)s sur 57 sont incomplètes: il s'agit, dans quatre cas, de jeunes en cheminement particulier.

[3] Vu que nos données sur les âges des jeunes étaient incomplètes en fin de terrain, en novembre 1988, nous avons passé des fiches aux mêmes étudiant(e)s en fin d'année scolaire, en juin 1989.

où l'âge minimum est de 13 ans.

Les quartiers habités par les Italien(ne)s sont italiens dans quatre cas et mixtes (surtout avec des Canadien(ne)s) pour ce qui reste. Cinq Canadien(ne)s habitent dans des quartiers totalement canadiens, alors que les autres habitent des voisinages très mêlés. Seule une Haïtienne ne déclare que des voisins haïtiens, alors que tous les autres déclarent des voisins canadiens, italiens, haïtiens et autres.

Les répondant(e)s italien(ne)s sont de beaucoup ceux qui habitent le quartier de Montréal-nord depuis le plus longtemps (en moyenne 11.3 ans, contre huit ans pour les Canadien(ne)s et 6 ans pour les Haïtien(ne)s). De même, seules trois Italiennes ont déménagé ces trois dernières années, contre 10 Haïtien(ne)s et 12 Canadien(ne)s. Chez les Haïtien(ne)s et les Canadien(ne)s, sept répondant(e)s, respectivement, ont connu 2 déménagements ou plus durant ces trois ans, ce qui représente une plus forte proportion chez les Haïtien(ne)s.

A la stabilité domiciliaire chez les Italien(ne)s d'origine, correspond la stabilité familiale: tous habitent avec leurs deux parents, contre 12 chez les Canadien(ne)s (52%) et quatre chez les Haïtien(ne)s (23%).

Alors que les Canadien(ne)s ne connaissent que le français et dans cinq cas seulement, savent un peu d'anglais, les Italien(ne)s se déclarent tous trilingues et les Haïtien(ne)s, se disent tels dans 45% des cas; ces derniers parlent par ailleurs tous français et créole.

Les Haïtien(ne)s, à l'exception de trois, recrutent leurs "meilleurs amis" chez les trois ethnies étudiées. Tous les Canadien(ne)s ont des amis canadien(ne)s et italien(ne)s et 15 d'entre eux (71%) comptent aussi des amis haïtiens. Les Italien(ne)s sont ceux qui se mêlent le moins, trois d'entre eux n'ayant que des amis italiens; cinq déclarent des amis italiens et canadiens-français et sept (50%), des amis chez les trois groupes étudiés. Les langues anglaise et italienne leur servent exclusivement dans la communauté italienne.

<u>Caractéristiques familiales des répondant(e)s</u>

Nous n'avons pas demandé le lieu de naissance des parents des Canadien(ne)s; toutefois, nous savons que près de la moitié de nos répondant(e)s sont nés à l'extérieur de Montréal. Tous nos répondant(e)s italien(ne)s sont nés au Canada, et sans doute à Montréal; tous leurs parents sont d'origine ethnique italienne. Quant aux parents des Haïtien(ne)s, ils

sont tous nés en Haïti; c'est aussi le cas de neuf (56%) des jeunes interviewés, dont trois ne sont ici que depuis trois ans ou moins.

Les parents de nos répondant(e)s sont très majoritairement ouvriers, spécialisés ou pas. Seuls 16% des parents canadiens et 20% de parents haïtiens sont de classe moyenne (quatre des parents canadiens sont dans le commerce ou les emplois de bureau, trois sont de profession libérale; deux mères haïtiennes sont infirmières, trois travaillent dans des emplois de bureau, une étudie et deux pères sont de profession libérale) . Enfin, tous les parents italiens, à l'exception d'une mère qui détient un emploi de bureau, sont ouvriers ou ménagères.

Les entrevues auprès du personnel scolaire

Par ailleurs, nous avons interviewé l'équipe de direction ainsi que sept enseignant(e)s, dont trois en groupe. La recherche a été présentée aux enseignant(e)s lors d'une journée pédagogique, et ce sont des volontaires qui se sont prêtés aux entrevues. La partie du rapport ayant trait à ces entrevues sera disponible en août 1989.

Analyse et présentation des données

Chaque entrevue a été transcrite verbatim et méthodiquement analysée, au fur et à mesure du terrain, afin de permettre les réajustements nécessaires à la grille en cours de route. Une analyse thématique exhaustive a été suivie d'une analyse dynamique systématique de ces thèmes, les mettant en relation. Dans les entrevues de groupe, nous avons retracé le profil de chacun des participant(e)s, ainsi que son rôle dans la dynamique du groupe. Ces analyses individuelles (verticales) ont ensuite été confrontées aux données empiriques et théoriques existantes, puis comparées entre elles (analyse horizontale).

Nos analyses ont donné lieu à la construction de typologies, qui expriment les grandes *tendances* relevées dans nos données. Parfois, les individus cadrent très exactement dans un type (par exemple, les stricts partisans d'une approche consensuelle, chez les Haïtien(ne)s); parfois, cette identification n'est que partielle (par exemple, certain(e)s Haïtien(ne)s consensuels peuvent être tentés par des stratégies conflictuelles, dans des circonstances spécifiques).

Le compte-rendu qui suit est constitué de l'analyse descriptive de l'univers des jeunes de chacun des groupes ethniques; il s'agit d'une partie du rapport d'étape qui comprend aussi une analyse comparative des ethnies et une

analyse théorique, (dans une version préliminaire). Chaque partie a été écrite par l'assistant(e) de recherche en charge du groupe et présente certaines idiosyncraties, le plus souvent liées à la spécificité de l'univers des jeunes étudiés, dont nous avons voulu respecter la dynamique. Majid D'Khissy, cité comme auteur, a pris en charge l'analyse détaillée de plusieurs entrevues et a participé à la mise en place de l'ensemble du rapport, de concert avec l'équipe.

Portée des données

Il faut bien retenir qu'étant donné le peu d'observations possibles du déroulement des relations interethniques et interraciales (nous en avons fait dans la cour d'école, la cafétéria, les lieux publics et les discothèques), nos données sont essentiellement des données *perceptuelles*: elles se rapportent aux *lectures* courantes des faits, lectures qui sont à la fois psychologiquement et socialement façonnées par des limites perceptives liées à la maturation des individus et aux particularités des cultures et des intérêts en jeu. Toutefois, quelles que soient ces limites, l'étude des perceptions n'en demeure pas moins essentielle en ce qu'elles conditionnent l'action, quelle que soit leur justesse.

Les diverses typologies et catégories d'analyse présentées dans le rapport qui suit sont *saturées*; c'est-à-dire que nous avons pu vérifier, cas après cas, les éléments qui les composent ainsi que leurs interrelations. En ce sens, leur correspondance à la réalité a été systématiquement confirmée. Toutefois, étant donné les limites de notre échantillon, il se peut que d'autres types de perceptions des relations interethniques et interraciales existent, que nous n'avons pas rencontrés. En ce sens, si notre étude est systématique et présente des données *saturées*, elle n'est pas nécessairement *exhaustive*, en rapport avec l'ensemble des adolescent(e)s, concernant les typologies et catégories d'analyse présentées.

Féminisation du texte

Nous avons tenté une certaine féminisation du texte de ce rapport. Les grandes catégories étudiées ont été désignées dans les deux genres, leurs qualificatifs restent au masculin, pris dans son sens neutre. Ainsi, pourra-t-on lire les Canadien(ne)s, Haïtien(ne)s, Italien(ne)s, adolescent(e)s, répondant(e)s , pour rappeler la présence de filles dans notre échantillon. Les autres substantifs désignant les jeunes (par exemple, "les amis") ont été laissés au masculin, dans son sens neutre.

Chapitre 1: Les jeunes Canadien(ne)s (4)

Par Nicole Fleurant.

1. Les entrevues.

Les jeunes Canadien(ne)s composent la majeure partie de la clientèle de l'école où s'est effectué ce terrain. Nous avons rencontré, lors de la réalisation de cette première partie du terrain, 27 jeunes Canadien(ne)s.

Tableau I
Répartition des répondant(e)s rencontrés selon le sexe et le type d'entrevue.

Type d'entrevues	Nombre de filles rencontrées	Nombre de garçons rencontrés
Entrevues individuelles	2	0
Entrevues de groupe unisexes	3	12
Entrevue de groupe mixte (filles/garçons)	2	2
Entrevue de groupe mixte ethniquement	4	2

Nous avons questionné 11 répondantes canadiennes-françaises: deux lors d'entrevues individuelles, deux dans un groupe mixte (deux filles, deux garçons) et sept dans deux entrevues de groupe, l'un composé de trois

4 Nous recourrons ici au terme "canadien" utilisé par les enfants francophones de souche; c'est nous qui rajoutons parfois le terme "français": le terme "canadien" se réfère ici à son ancienne acception usuelle (la population francophone par rapport à celle d'expression anglaise communément nommée "les Anglais").

Canadiennes-françaises, et l'autre, de 4 Canadiennes-françaises et trois italiennes de deuxième génération.

Toutes nos entrevues avec les jeunes garçons canadiens-français ont été des entrevues de groupe. Nous en avons rencontré 16 au total, soit 12 en deux groupes de six garçons, deux dans un groupe mixte (avec 2 filles) et deux dans un groupe de 6 garçons d'ethnies différentes (italiens, Haïtiens, Canadiens).

Issus de plusieurs écoles élémentaires du quartier, la plupart de ces jeunes ne se connaissaient pas au départ. Ainsi, bien que cinq groupes sur les six rencontrés aient été des groupes *naturels*, leurs membres, qui ne se fréquentaient que depuis quelques mois, affichaient parfois une certaine hésitation ou méfiance dans leurs réponses.

Lors des entrevues de groupe, surtout celles des garçons, il n'était pas rare que l'un des participants donne le ton. C'était souvent une question d'assurance dans l'affirmation de certains opinions et positions ou encore, une façon d'aborder et de mettre de l'avant certains sujets. D'autre part, rares ont été les groupes qui se sont inconditionnellement ralliés à ce meneur. Généralement, l'un des participants avait toujours tendance à modaliser ou relativiser les affirmations de ce chef, surtout lorsque qu'il s'agissait de propos discriminatoires à l'égard des autres groupes ethniques. Bien qu'il se soit instauré une dynamique semblable chez deux des trois groupes de filles, on peut dire néanmoins qu'elles étaient souvent moins affirmatives que les garçons et plus consensuelles.

2- Les caractéristiques personnelles des répondant(e)s.

Age et situation scolaire.

L'âge des jeunes filles rencontrées variait de 12 à 14 ans, selon qu'elles avaient échoué ou non une ou plusieurs années académiques. Les filles de 12 et 13 ans (âge habituel à ce degré scolaire) représentent les 2/3 de nos répondantes. Elles proviennent toutes de foyers réguliers (5). Quant aux

---

5 Les "foyers" sont en quelque sorte le groupe référence des étudiant(e)s par rapport aux classes auxquelles ils participent. Ces dernières représentent plutôt la réunion d'individus suivant un même cours au même moment. Notons qu'à cette école, afin de faciliter l'adaptation au secondaire, les étudiant(e)s sont toujours avec leur foyer.

plus âgées, elles ont surtout été recrutées dans les deux foyers de cheminement particulier (secondaire I en deux années académiques).

L'âge des garçons variait de 12 à 15 ans. Huit répondants avaient 12 ou 13 ans, sept achevaient leur 13è année ou avaient 14 ans, l'âge habituel des élèves qui sont en cheminement particulier et un était âgé de 15 ans.

Tableau II

Répartition des répondants selon le sexe et l'âge au moment de l'entrevue

Age des répondant(e)s	Filles	Garçons
12 ans	3	2
13 ans	5	9
14 ans	3	4
15 ans	5	1

A l'exception d'une seule, toutes nos répondantes sont nées dans la zone montréalaise (divers quartiers de Montréal, Laval, Longueuil...). Certaines, parmi les plus âgées, ont fait quelques séjours (de quelques mois à 2 ans) à l'extérieur de la région métropolitaine. On retrouve une majorité de natives du quartier chez les plus jeunes. Ce sont également elles qui ont le moins déménagé, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur du quar-tier. Que ce soit de longue date ou par intermittence, toutes nos répondantes avaient une expérience assez longue de la vie dans le quartier (environ cinq ou six ans au minimum, ce qui représente près de la moitié de leur courte vie).

Le quart seulement de nos répondants sont nés dans le quartier (4) . Deux d'entre eux habitent la même rue depuis toujours, les deux autres sont déménagés quelques fois. Pour l'un, ce fut toujours dans le même secteur du quartier alors que l'autre a fait quelques séjours au Nouveau-Brunswick, d'où sa famille est originaire. La plupart d'entre eux (3) vit dans un environnement ethniquement mixte (Canadiens-français, Haïtiens, Italiens ou Viêtnamiens).

Tableau III

Ancienneté dans le quartier selon le sexe.

Nombre d'années vécues dans le quartier	Filles	Garçons
Nés dans le quartier	5	4
5 ans et plus	6	4
3 à 5 ans	-	6
3 ans et moins	-	2

Parmi les répondants qui ne sont pas natifs du quartier, on peut distinguer deux groupes contrastés . Il y a ceux qui l'habitent depuis longtemps (5 ans et plus) et ceux qui s'y sont installés récemment (3 ans et moins). Les résidants de longue date sont au nombre de quatre. La moitié d'entre eux vient de quartiers ou de villes de la zone montréalaise (Rosemont, Berthier...), l'autre moitié, de régions plus éloignées (Québec, Gaspésie). La grande majorité d'entre eux (3/4) vit dans des secteurs ethniquement mixtes.

Le reste de nos répondants, soit 8 garçons, vivaient depuis moins de 3 ans dans le quartier, certains (2) n'y étant arrivés qu'à l'été 1988. La majeure partie d'entre eux viennent de régions éloignées de Montréal (Mont-Laurier, Gaspésie, Québec, New York...). Eux aussi vivent dans des environnements multiethniques, sauf deux jeunes garçons originaires de la Gaspésie qui disent vivre sur une rue où l'on retrouve principalement d'autres Gaspésiens.

Situation familiale.

Filles

Autant nos répondantes étaient d'origine urbaine, autant leurs parents viennent de régions et de villes diverses. Le coin le plus représenté est sans nul doute la Gaspésie (3 cas), suivi de près cependant par certains quartiers montréalais et villes de banlieue.

Cette variable n'a pas été systématiquement vérifiée pour les garçons. Cependant, à partir des données dont nous disposons, il ressort que la majeure partie des parents de ces répondants, comme c'était le cas pour les

filles, étaient originaires de l'extérieur du quartier et même de régions éloignées de la ville, comme en témoigne l'éventail des lieux d'origine des répondants.

Pour ce qui est de la réalité socio-économique dans laquelle vivent nos répondantes, les données permettant d'établir le profil professionnel et le niveau économique de leurs parents nous indique qu'ils sont, dans la totalité des cas, de milieu populaire. En effet, les pères étaient ouvriers, camionneurs, éboueur ou travailleurs de la construction, alors que les mères sur le marché du travail étaient secrétaires, serveuses, gardiennes d'enfants ou ménagères. Certains parents, dont des mères chefs de familles, n'occupent pas d'emploi rémunéré, ce qui laisse présumer que les familles de certaines de nos répondantes sont susceptibles de dépendre de l'aide sociale et de ne bénificier que de faibles revenus.

Quatre de nos répondantes vivaient avec leurs deux parents et trois d'entre elles étaient parmi les plus jeunes (13 ans). Dans tous les autres cas, il s'agissait de familles monoparentales. Cinq d'entre elles vivaient avec leur mère, deux avec leur père. La majeure partie des filles plus vieilles (4 sur 5) vivaient dans familles séparées.

Garçons

On retrouve chez nos répondants une multiplicité de situations familiales, depuis l'orphelin vivant chez sa grand-mère jusqu'à de nombreuses familles traditionnelles (les deux parents, des soeurs et/ou des frères) (7), en passant par quelques familles monoparentales (dont le chef est une femme) (4) ainsi qu'une famille reconstituée. Nous n'avons pas de données pour trois répondants.

On a pu observer une plus grande variété de situations économiques chez les garçons que chez les filles. Même si, généralement, les parents de nos répondants occupent aussi des emplois à faibles revenus (ouvrier, manutentionnaire, sans emploi fixe, couturière, serveuse...), on peut constater que plusieurs (majoritairement des pères) ont des métiers ou des professions qui indiquent plutôt un revenu moyen et même moyen-supérieur (couturière haute gamme, professeur, conseillère en management, patrons de petites compagnie, commerce international...). Cependant, dans le contexte des familles monoparentales, il n'est pas certain que le profil socio-professionnel du père soit un indicateur de la réalité économique de la famille du répondant. En effet, si certains pères semblaient occuper des emplois assez prestigieux, leurs ex-épouses étaient pendant ce temps des assistées sociales! Comme nos répondants de familles monoparentales ne

vivaient qu'avec leur mère, on peut supposer que plusieurs d'entre eux connaissaient des situations de précarité économique.

3. Les relations interethniques et interraciales: trois modèles de perceptions.

Les perceptions et attitudes de nos répondant(e)s quant aux divers groupes ethniques du quartier et de l'école se rattachent à leur expérience existentielle, qu'il s'agisse des filles ou des garçons. Les variations relevées dans les perceptions des enfants sont liées à celles de deux variables: la diversité de leur expérience relationnelle avec des membres des minorités ethniques et leur emprise géographique sur le quartier.

Les inconditionnelles de l'individu.

Ce premier groupe se compose uniquement des plus jeunes filles (12-13 ans), que nous pouvons désigner comme "modèles". Elles sortent relativement peu de chez elles le soir après l'école et même les fins de semaines, alors que la plupart des garçons pratiquent de nombreux passe-temps à l'extérieur de la maison (jeux d'équipe dans les parcs et les arènes, fréquentation des arcades...). Elles ne peuvent donc partager la même vision du quartier que les garçons qui y circulent régulièrement ou les filles plus âgées qui sortent un peu plus qu'elles. De plus, la teneur de leurs activités (longues conversations amicales...) ainsi qu'un environnement familial décrit comme assez tolérant face aux différences les mettent en quelque sorte à l'abri des conflits et des enjeux qui, semble-t-il, motivent le regroupement ethnique et les rivalités entre gangs. N'ayant pas d'expérience véritable de ce phénomène et confinées aux univers clos et protégés de l'école et du voisinage, ces répondantes ne perçoivent les autres (tous les autres) que sur une base individuelle, le groupe d'appartenance ethnique n'ayant aucun rôle significatif. Pour elles, les autres c'est d'abord "l'autre" à titre d'être unique et la notion de groupe ethnique ne correspond à aucune réalité significative.

Les inconditionnels du groupe.

A l'opposé des petites filles modèles, on a des garçons qui, introduits ou confrontés aux réseaux des gangs du quartier, parfois par le biais de membres de leurs familles (grands frères surtout), n'ont pas eu l'opportunité de nouer des liens amicaux avec des membres de groupes ethniques et en particulier avec des Haïtiens, cibles principales de leur hargne et de leur mépris. D'ailleurs, ils ne rencontrent souvent ces derniers que lors

d'affrontements entre gangs. Ils tendent donc à les percevoir à travers le prisme de ces expériences négatives (batailles, vols, intimidation, arnaque...) et les associent d'emblée à des menaces. Quoiqu'il s'agisse d'une tendance très minoritaire chez nos répondants, elle existe néanmoins et est associée à une réalité de défavorisation socio-économique. Les quelques membres de cette deuxième catégorie de répondants tendent à percevoir "les autres" (i.e. tous ceux qui ne sont pas canadiens) uniquement comme des représentants de groupes dont il ne peuvent se désolidariser d'aucune manière.

Les partisans d'une approche mixte.

Entre les deux tendances minoritaires dont nous venons de faire part, on retrouve une position intermédiaire et majoritaire qui regroupe les filles plus vieilles et la majeure partie des garçons. Ceux-ci modulent leurs attitudes en fonction de deux réalités perçues comme distinctes, celle de l'école et du voisinage et celle du quartier plus vaste. Dans le premier cas, "les autres" sont, comme pour les petites filles modèles, des individus uniques avec qui l'on peut nouer des relations personnelles intéressantes. Dans le second cas, devenus menaçants, "les autres" sont associés plus facilement à des groupes parfois un peu mythiques, et ce qui les caractérise est à la fois général et réducteur (traits ethniques souvent caricaturés, appliqués indistinctement).

4-L'univers des jeunes Canadien(ne)s

La vie de nos répondant(e)s se scinde principalement en deux sphères bien distinctes, entre lesquelles il ne semble pas y avoir beaucoup de communication: l'école, le lieu policé et sécurisant où les règles du jeu sont claires. Ce lieu contraste avec la réalité plus globale et parfois inquiétante du quartier et la maison (le voisinage), le lieu des "vraies" amitiés.

Les amitiés

A l'école

Ce qui est remarquable à prime abord, c'est la ségrégation sexuelle observée à l'école. Les filles se tiennent entre elles et les gars, entre eux. De façon générale, les garçons de l'école semblent exercer fort peu d'attrait sur les filles. Elles les trouvent trop "jeunes", trop "occupés à jouer" pour les

considérer dignes d'intérêt, ce que les garçons leur rendent bien en les ignorant complètement. Pendant les entrevues auprès du personnel de l'école, on nous a souvent parlé du succès des jeunes Haïtiens plus vieux (en réalité ou en apparence) auprès des filles blanches. Une seule répondante nous a commenté cette situation, du moins dans le cadre de l'école, alors que les répondants ont quelquefois émis des commentaires négatifs (jalousie) sur cette situation.

Cette ségrégation des sexes n'empêche pas chacun des sexes d'établir des relations amicales en fonction des mêmes barèmes: l'affinité entre les goûts et les intérêts personnels. Ce qui diffère entre les deux sexes, c'est la teneur de ces goûts et intérêts. Les filles aiment placoter, rire ensemble, parler de mode, de leurs idoles... les garçons aiment surtout jouer et se "tirailler".

Quand on parle d'amitié dans le cadre de l'école, il faut se référer surtout à la camaraderie. Cette camaraderie dépasse rarement le cadre de l'école ou des activités parascolaires auxquelles quelques-uns participent, à moins que les amis de l'école n'habitent dans le voisinage.

Comme ils nouent leurs amitiés strictement sur la base des affinités personnelles, les répondant(e)s sont portés à attribuer fort peu d'importance aux caractéristiques ethniques ou culturelles de leurs camarades scolaires, les occultent même volontiers. Aussi, les inconditionnelles de l'individu et les tenants de la vision circonstantielle semblent souvent étonnés de notre question sur la qualité de leurs relations avec les membres des autres groupes ethniques à l'école, d'autant plus que le climat général de l'école, comme nous l'avons vu, ne se prête pas du tout à l'établissement de clivages à partir du critère de l'ethnicité.

Enfin, les camaraderies scolaires de nos répondant(e)s nous sont souvent apparues superficielles ou instrumentales, entre autres parce qu'elles ne se poursuivaient pas en dehors de l'école. Circonscrites dans un lieu associé d'emblée au travail et au rendement, les amitiés doivent avant tout servir, être utiles et permettre de composer avec toutes ces contraintes.

Dans le voisinage

Plus importantes pour nos répondant(e)s que leurs amitiés scolaires, celles du voisinage reposent sur les mêmes critères de fiabilité, de traits personnels de caractère et de partage des goûts. Dans tous les cas sauf celui des "inconditionnels du groupe" qui n'ont pas de voisins de minorités ethniques, ces amitiés se nouent aussi sans aucune discrimination ethnique.

D'ailleurs, tous ceux qui avaient des amis de minorités ethniques ne percevaient pas de différences entre eux et ces amis et ce, essentiellement parce que ces derniers partageaient les mêmes activités et les mêmes intérêts qu'eux. Le plus souvent, les différences qu'ils réussissent à répertorier, en y réfléchissant bien, se limitent à des éléments perçus comme superficiels (descriptifs ou instrumentaux), sans portée profonde: la nourriture, la sévérité des parents, certaines façons de se vêtir, de marcher et de parler, le revenu des familles, les traits physiques, la susceptibilité des Haïtien(ne)s lorsqu'on arrête de jouer avec eux...

Le voisinage: le cosmopolitisme à l'épreuve de la famille.

Des amitiés à l'image du voisinage

Lorsqu'on demandait à nos répondant(e)s de nous raconter comment ça se passait dans leur quartier, ils nous parlaient spontanément de leur voisinage, c'est-à-dire de la rue où ils habitent ainsi que des quelques rues autour. C'est dans ce secteur privilégié que vivent les vrais amis. Si le voisinage est mixte ethniquement, ils ont tendance à avoir des amis issus des communautés ethniques. Par contre, si le voisinage est homogène, ils n'en ont pas, presque à coup sûr.

Les attitudes de la famille

Dans l'univers du voisinage, on retrouve aussi la famille et, à l'âge de nos répondants, il s'agit d'un élément important quant au choix des amis et des relations à entretenir. Aux dires des jeunes, la plupart des parents qui vivent dans un environnement plutôt mixte ne font pas montre de préjugés à l'égard des membres des communautés ethniques de leur environnement. Leurs relations avec ces derniers, toutefois, se borneraient surtout à une certaine coexistence indifférente et polie, et ne dépasseraient que rarement ce stade, même si certains d'entre eux paraissent particulièrement ouverts en ce qui concerne les choix d'amis de leurs enfants. C'est particulièrement le cas dans le groupe des anti-réductionnistes.

Le contraire est également observable: certains des parents, peu familiers des minorités ethniques pour toutes sortes de raisons (dont le fait d'être déménagé récemment dans un environnement mixte), exprimeraient des réticences sur les choix d'amis de leurs enfants. Cela va d'une méfiance quasi totale à l'égard de tous les étrangers, à l'acceptation de quelques ethnies seulement (Viêtnamiens, "Espagnols" (6), Italiens...). Dans de tels cas, on a

6 Il s'agit ici de sud-Américains probablement.

pu constater deux attitudes de la part des répondent(e)s. Les réductionnistes radicaux adhèrent totalement aux réticences exprimées par leurs parents. Les réductionnistes circonstantiels qui tendent à être plus critiques face aux craintes et aux défenses "exagérées" des parents. Le fait de côtoyer des membres des communautés ethniques sur les bancs de l'école et dans leur voisinage les amène souvent à relativiser la perception de leurs parents. Toutefois, quoiqu'ils ne partagent pas complètement les idées de ces derniers, ils éviteront d'amener leurs amis de minorités (surtout haï-tienne) à la maison, afin de ne pas les mettre (et se mettre) dans des situations embarrassantes et pénibles.

Plusieurs jeunes, des filles surtout, mentionnent qu'ils sont régulièrement reçus souvent dans la famille de leurs amis haïtien(ne)s. Souvent, ces dernières préfèrent d'ailleurs les inviter plutôt que de laisser sortir leurs filles. C'est lors de ces visites que les jeunes Canadien(ne)s prennent connaissance du mode de vie et de la culture matérielle haïtienne. De façon générale, les enfants soulignent la chaleur de l'accueil dans les familles haïtiennes.

Parmi les membres de la famille qui influencent significativement les perceptions et les attitudes à l'égard des autres groupes ethniques, on retrouve les grands frères et les grandes soeurs. Lorsque ces derniers ont eu maille à partir avec des gens d'une autre communauté, certains de nos répondents prennent fait et cause pour leurs aînés maltraités, surtout dans le cas des réductionnistes radicaux. Cependant on pu aussi observer que les adhérents de la "position circonstantielle" nuançaient là encore leurs positions alors que les "inconditionnelles de l'individu" ne s'étaient jamais retrouvées dans pareille situation. Par ailleurs, les grands frères et les grandes soeurs sont souvent ceux qui protègent dans les cas d'adversité, allant même jusqu'à défendre l'ami "ethnique" lors d'une agression "raciste".

L'école

<u>Un univers à part</u>

Nous avons pu constater que nos répondent(e)s avaient tendance à ne pas avoir les mêmes amis à l'école qu'à la maison. Peut-être est-ce dû au fait que nous avons rencontré ces élèves de secondaire I en début d'année, alors qu'ils ne se connaissaient pas encore.
Ce qui ressort donc principalement de ces entrevues, c'est que l'école apparaît comme un monde protégé et qu'une vie plus dangereuse se déroule ailleurs. Ceci n'empêche pas les étudiant(e)s de composer avec ce nouvel univers scolaire encore peu intégré aux autres secteurs de leur vie. Ils y ont

des camarades (de leur sexe presqu'exclusivement) avec qui ils se tiennent à l'heure du dîner et lors des récréations et avec qui ils font, à l'occasion, certains travaux scolaires (en classe surtout).

Un terrain neutre

Dans ce monde à part qu'est l'école, les relations paraissent plutôt harmonieuses, notamment les relations entre les élèves de groupes ethniques différents, du moins en ce qui concerne les anti-réductionnistes et les réductionnistes circonstantiels. Aux dires de tous ou presque, "...il n'y a pas de racisme à l'école", c'est-à-dire qu'il y a pas ou peu de manifestations ouvertes de racisme à l'école. Bien sûr, les réductionnistes radicaux évoquent, à l'occasion, le fait que certains élèves (des Haïtiens surtout) ont parfois tendance à faire montre de comportements arrogants et provocateurs ("baveux").

> Tu fais juste les toucher un peu, pi il faut que tu t'excuses tout de suite; tandis qu'eux autres, ils nous accrochent pi ils s'excusent même pas... Il font exprès pour nous accrocher, pi quand c'est nous autres, il faut s'excuser.. (Des répondants)

Toutefois, il semble que les quelques escarmouches verbales que cela entraîne ne dégénèrent jamais en batailles, du moins à l'intérieur des murs de l'école. D'autre part, la plupart de nos répondant(e)s admettent également que souvent ce sont les "blancs" qui sont insultants et provocants. En dépit de ces quelques cas, somme toute très minoritaires de l'avis même de nos interviewé(e)s, tous s'entendent pour trouver le climat général de l'école fort paisible.

Les anti-réductionnistes et les réductionnistes circonstantiels considèrent qu'il est facile d'entrer en relation avec les élèves des autres groupes ethniques qu'ils ne perçoivent d'ailleurs pas comme des membres de "groupes" distinctifs, mais beaucoup plus comme des individus particuliers, et ce, d'autant plus qu'ils les côtoient quotidiennement et les connaissent personnellement. Aussi, quand on les interrogeaient sur l'existence de différences caractérisant les groupes ethniques à l'école, devaient-ils chercher longtemps des réponses et des exemples, ne découvrant souvent que des aspects bien secondaires et surtout relatifs à des traits physiques ou matériels (douceur de la peau, yeux bridés, tenue vestimentaire, démarche...).

D'autre part, nous avons pu également constater, lorsque nous posions la question des différences entre groupes ethniques à l'école, que nos répondant(e)s étaient portés à ne voir, dans un premier temps, que les Haïtien(ne)s, comme si ces derniers représentaient la seule minorité ethnique de l'école. Pour en savoir plus long sur les Italien(ne)s , il fallait souvent questionner plus précisément nos répondant(e)s sur ce sujet. Régulièrement, ces derniers étaient incapables de les repérer spontanément dans leurs salles de classes. Aux dires des enfants, il en est ainsi parce que les Italien(ne)s représentent un groupe si bien "intégré" que ses membres passent totalement inaperçus. Il se peut aussi que les différences les plus frappantes (blancs/noirs) fassent minimiser et même occulter les autres.
L'adhésion (sincère) de nos répondant(e)s au principe de non- discrimination ethnique ou raciale correspondait, en certains cas, à une nette conscience de l'appui du personnel scolaire à cette norme. Affirmer qu'il n'y avait pas de racisme à l'école représentait pour certains la bonne réponse à nous fournir sur le sujet, alors que pour d'autres, c'était un cri du coeur (notamment pour les anti-réductionnistes). De toute manière, l'atmosphère que cette attitude générale contribue à instaurer semble sécuriser les étudiant(e)s car, lorsqu'ils comparent l'école à l'ensemble du quartier, ils se sentent généralement protégés dans ce lieu où on évite les conflits majeurs. Certains considèrent toutefois que ces conflits sont évités au prix d'une sur-protection des Haïtien(ne)s par le personnel scolaire.

D'un autre point de vue, on peut supposer aussi que cette oasis représentée par l'école dans un quartier perçu par bon nombre de nos répondant(e)s comme potentiellement inquiétant, peut renforcer la perception de l'école en tant qu'univers à part, décroché de la vraie vie à laquelle ils se frotteront, lors de leur entrée à la polyvalente (que plusieurs d'entre eux appréhendent d'ailleurs).

Le quartier

La perception du quartier diffère quelque peu selon la catégorie où se situent les répondant(e)s, cette classification reposant en partie, rappelons-le, sur leur emprise géographique sur le quartier. Pour les répondantes anti-réductionnistes, elle est tributaire de leur âge, de leur ancienneté dans le quartier et du nombre de déménagements qu'elles ont connus. Pour les réductionnistes circonstantiels, elle dépend autant de ces critères que du fait qu'ils circulent plus dans le quartier et sont donc susceptibles de le connaître mieux géographiquement. Quant aux réductionnistes radicaux, nous l'avons vu précédemment, leur perception du quartier correspond surtout à leur expérience des gangs.

Cependant, pour tous, le quartier se divise d'abord en deux entités contrastantes: le voisinage dont nous avons traité et le quartier comme tel, qui correspond à un territoire plus ou moins vaste, plus ou moins dangereux et plus ou moins mythique selon ce qu'ils en connaissent.

Le "quartier": l'univers des gangs

L'opportunité d'avoir des amis "d'une autre race" (7), pour nos répondant(e)s des deux groupes concernés par cette pratique, influence plus ou moins leur perception des spécificités culturelles des communautés d'appartenance de ces amis. Nous avons pu en effet remarquer que ces répondant(e)s associaient très rarement leurs amis à des groupes ethniques. Cette notion n'existe pas, pour ainsi dire, en ce qui concerne les jeunes filles qui ne privilégient que l'individu, et correspond à quelque chose de vague et de menaçant en ce qui concerne ceux qui ont conscience de l'existence des gangs dans le quartier. Dans aucun de ces deux cas, il ne serait venu à l'idée de nos répondant(e)s d'associer leurs amis à de tels groupes.

Terrorisés ou inquiétés par un phénomène de gangs que nous savons très réel, nos répondant(e)s ne le perçoivent pas tous de la même manière et c'est même à ce propos qu'apparaissent les principales différences entre nos trois groupes. Plus isolées et plus concentrées à la maison, les anti-réductionnistes présentent la vision la plus mythique des gangs. Elles en parlent beaucoup par ouï-dire ou à partir de ce qu'elles connaissent de la médiatisation de leurs méfaits. Si elles craignent en apparence autant les gangs que le font les membres des deux autres groupes, elles en ont une idée beaucoup moins précise quoique tout aussi sanglante et épeurante.

Quant aux garçons réductionnistes radicaux, c'est lorqu'ils traitent de ce sujet qu'ils expriment le plus de préjugés et d'insultes, notamment à l'égard des jeunes Haïtien(ne)s. Toutes les expressions négatives, tous les clichés, toutes les réflexions désobligeantes qu'on entend habituellement sur les noirs ont été largement mis à contribution pour illustrer combien ils trouvent ces derniers indésirables.

Par ailleurs, on a pu aussi constater, lorsque nous abordions le sujet des gangs, que les réductionnistes circonstantiels pouvaient donner facilement, eux aussi, dans l'insulte et le propos raciste. La teneur de leurs paroles, fort différente de celles qu'ils prononçaient quant à leurs amis de minorités ethniques à l'école et dans le voisinage, traduisait bien l'une des tendances qui ont aidé à les caractériser. Loin d'être leur lot quotidien, le

---

7 Nos répondant(e)s emploient le terme ancien de "race" pour désigner l'ethnie.

confrontation avec les gangs raciales n'en demeure pas moins occasionnellement réelle et contribue à nourrir craintes et mythologies. Pour eux, ces dernières sont perçues comme une menace à la fois mythique (elles seraient l'équivalent des gangs du Bronx) et tangible (vols de passes d'autobus, intimidation, arnaque et violence dont sont victimes ces jeunes et leur entourage).

5. L'avenir du Québec

L'immigration, dans l'univers de ces jeunes a une signification très spécifique: elle réfère essentiellement à l'accroissement du bassin des amis potentiels et, pour bon nombre d'entre eux, confère au quartier la diversité qui, à leurs yeux, rend si attrayante la perspective d'y vivre. En contraste, pour certains, elle constitue potentiellement une menace lorsque la sélection laisse passer des jeunes batailleurs et des violents.

Le Québec de demain, pour ceux qui ont risqué une hypothèse, c'est un Québec où il y aura de plus en plus de groupes ethniques et où il n'y aura peut-être plus de place pour nous! Un nous bien flou d'ailleurs, qui ne semble pas correspondre à un groupe spécifique, majoritaire ou minoritaire, auquel ces jeunes s'identifieraient.

La question de l'avenir du Québec s'est souvent avérée être le summum de l'hypothétique pour nos répondant(e)s. Quoique quelques-uns ont émis certaines préoccupations à propos de la situation du français, la plupart n'ont aucune idée des enjeux réels qui sont liés au phénomène de l'immigration. Aussi, ce qu'ils ont tendance à répéter lorsqu'on aborde ce sujet, c'est le discours des adultes et de certains médias sur "l'envahissement par les immigrants", sur les "voleurs de jobs", sur les "profiteurs de notre générosité", etc.

En matière d'immigration ils formulent souvent des voeux paradoxaux. Plusieurs des inconditionnelles de l'individu et des tenants de la vision circonstantiée disent souhaiter un resserrement des normes d'accueil, à la fois parce qu'ils craignent d'être délogés par les nouveaux venus et parce qu'il leur semble qu'il faut empêcher l'établissement de "criminels" et de "vandales". C'est dire combien cette question n'est pas un sujet de réflexion approfondie pour la plupart de ces répondant(e)s qui s'exprimaient spontanément, à partir de ce qu'ils connaissent de la situation. D'autre part, ces répondant(e)s trouvent aussi qu'on devrait accueillir davantage les victimes de la misère et de la guerre. Les réductionnistes radicaux, enfin,

préconisaient surtout une réexpédition illico de tous les immigrants dans leurs pays d'origine, ou encore, dans des pays où ils seraient susceptibles d'être éliminés (U.R.S.S., pays d'Europe de l'est...). Cette attitude, resituée dans le contexte des entrevues et dans celui plus global des affrontements entre gangs, s'avère beaucoup plus révélatrice d'un désir de dompter leur peur des gangs et d'épater les copains par la radicalité des prises de positions que d'une hostilité documentée: souvent, en effet, ces propos prenaient des tournures caricaturales. Là encore, on peut voir derrière de telles réflexions la reprise de certains discours d'adultes déjà cités.

Conclusion

La structure dynamique de l'univers des jeunes Canadien(ne)s

La dimension centrale de l'univers de nos répondant(e)s, c'est l'amitié et les activités centrales de ces jeunes sont celles qu'ils partagent avec leurs amis. Par ailleurs, la famille et le voisinage sont les lieux centraux de leur univers, parce qu'ils représentent le milieu de vie pour ainsi dire naturel de ces jeunes, où s'exercent encore les influences les plus importantes.

Autre point central, mais de répulsion cette fois-ci, les gangs, associées surtout aux Haïtiens et aux secteurs du quartier qu'ils fréquentent moins. Bien que souvent mythiques, ces gangs n'en façonnent pas moins les peurs réelles de nos répondant(e)s.

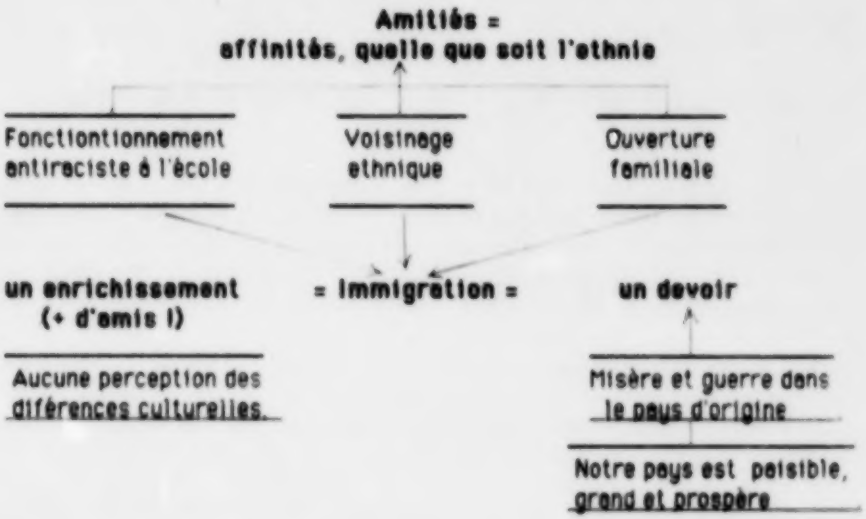
Tout ce qui a trait aux caractéristiques proprement culturelles (façons de vivre, de sentir ou d'agir) des groupes ethniques échappe totalement à ces répondant(e)s, qui tendent aussi à ne pas se percevoir comme membres d'un groupe ethnique et encore plus particulièrement d'un groupe majoritaire. Ceci explique peut-être en partie pourquoi ils perçoivent les gangs organisées et hiérarchisées d'Haïtiens comme menaçantes et agressantes. Cette solidarité, opposée à leur individualisme, leur donne un sentiment d'impuissance relative que certains règlent par des propos hostiles.

QUARTIER FRANCOPHONE, SECONDAIRE I

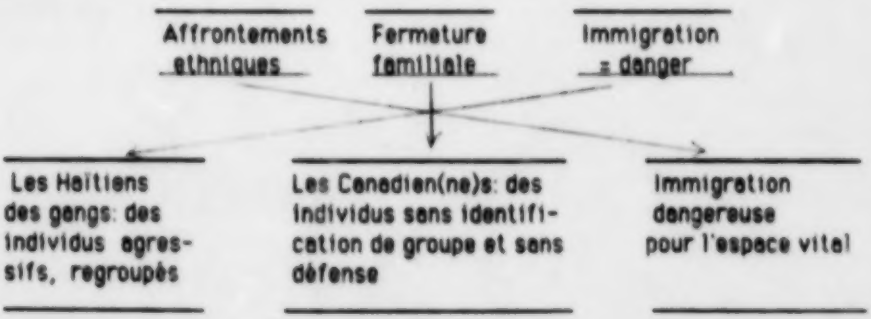
Représentation graphique
de l'univers des répondant(e)s canadien(ne)s

Figure I

Le voisinage, univers de la sécurité, du connu



Le quartier, univers menaçant et inconnu



Représentation graphique
de l'univers des répondant(e)s canadien(ne)s
Quartier francophone, secondaire I, figure 2

Amitiés =
Mêmes goûts et mêmes activités +facilité des relations sociales

---

origine région monoethnique
Voisinage monoethnique à Hti ,

↓

Caractéristiques négatives

attribuées aux ***groupes***
ethniques minoritaires

↑

Chez les **familles**, peur de la tout différence ethnique, rejet des relations interethniques

Origine métropolitaine
Voisinage multiethnique

↓

Le groupe ethnique n'a pas de caractéristiques, n'existent que des **individus**, plaisants ou déplaisants

↓

Le ***gang*** ethnique menaçante, pcq arbitrairement agressive, en fonction des seules caractéristiques ethniques

↑

Chez les **familles**, ouverture ou à tout le moins, tolérance des relations interethniques, l'ouverture étant une question de caractère ou d'expérience individuels
contournement des individus racistes

Expériences négatives avec des Haïtien(ne)s

↓

Racisme

↓

Vs l'immigration pour le renvoi des Haïtiens chez eux

Expériences (+) avec *amis* des autres groupes ethniques, et (-) avec les *gangs* ethniques

↓

Racisme ne s'applique aux gangs des minoritaires

↓

Les *gangs* de QF ne sont pas racistes, pcq défensives

Peu d'expérience négatives avec les minorités ethniques

↓

Racisme est ridicule ou émerge d'expériences malchanceuses

↓

Pour l'immigration= élargissement du bassin d'amis

Chapitre 2: Les jeunes d'origine italienne

par René Dolce

1.Les entrevues

Nous avons rencontré au total 13 jeunes d'origine italienne. Nous avons réalisé deux entrevues de groupes et trois entrevues individuelles. Un groupe comprenait quatre filles, un autre, deux filles et deux garçons, un troisième rassemblait six garçons d'ethnies différentes (deux Québécois-français, deux Italiens et deux Haïtiens). Les trois entrevues individuelles se sont faites auprès de garçons; l'extrême gêne de ces trois répondants nous a amenés à ne pas prolonger l'expérience auprès des filles. Au total, nous avons rencontré 6 filles et 7 garçons.

Aucun des groupes rencontrés ne constituait un groupe naturel, mais chacun des groupes comprenait des sous-groupes d'amis. Ceci peut expliquer en partie la résistance de ces répondant(e)s à s'exprimer sur le sujet de l'enquête, mais ne suffit certes pas à l'expliquer totalement, étant donné que la même situation n'a pas provoqué de gêne similaire chez nos répondant(e)s des autres groupes ethniques. En effet, dans pratiquement tous les cas, le discours des interviewé(e)s italien(ne)s est marqué par une nette résistance à parler de différences ou d'oppositions à caractère ethnique, même lorsque les répondant(e)s reprochent aux Canadien(ne)s-français(es)"[1] de ne pas les accepter tels qu'ils sont. Cette négation varie selon le type de répondant(e). Nous interprétons cette résistance à partir du désir, très fort à cet âge, d'être confondus avec les autres, ce que peuvent se permettre les italien(ne)s d'origine, mais pas les Haïtien(ne)s.

---

[1]Ceux qui s'auto-désignent majoritairement comme "Canadien(ne)s" sont désignés par les italien(ne)s comme "Français(es)" ou "Canadien(ne)s". Nous employons donc en ce sens l'un ou l'autre terme dans le chapitre qui suit.

Dans la très grande majorité des cas, mais surtout dans les entrevues individuelles, les répondant(e)s étaient très nerveux et tendus, s'exprimaient peu, utilisaient plusieurs formules pour écourter leurs réponses et restaient souvent très vagues dans leurs commentaires. De plus, ils niaient de façon radicale et étonnante toute caractéristique ou différence ethnique. L'atmosphère des entrevues de groupe était de loin beaucoup plus détendue et confiante. Les répondant(e)s s'exprimaient davantage sur la plupart des thèmes. Au cours de ces entrevues, il suffisait qu'une personne aborde la question des différences ethniques pour qu'ensuite une discussion ouverte s'amorce. C'est donc essentiellement à partir de ces entrevues que nous avons pu développer nos analyses de la perception des jeunes Italien(ne)s d'origine sur les relations interethniques et interraciales dans le quartier.

Enfin, on remarque aussi que les filles s'exprimaient plus facilement sur la question ethnique que les garçons. Elles en riaient également davantage. L'exclusion potentielle du groupe majoritaire, sur la base de leur différence ethnique, semblait une préoccupation beaucoup plus dramatique pour les garçons. D'ailleurs, chez ces derniers, les discussions étaient généralement beaucoup moins animées que chez les filles. Les garçons craignaient beaucoup plus la confrontation que la plupart des répondantes. On devait fréquemment répéter et souligner l'importance de certaines questions pour obtenir la collaboration de certains individus. Cependant, une fois la confiance établie, la grande majorité des répondant(e)s lors des entrevues de groupe, prenait goût à la discussion et parlait sur tous les thèmes.

2. Les caractéristiques personnelles des répondant(e)s

La grande majorité des personnes rencontrées sont âgées de 12 ans. Deux garçons étaient âgés de 13 ans et une fille de 14 ans. Ils se situaient tous dans des cheminements scolaires de type régulier.

Tous les répondant(e)s sont nés au Canada. Cependant, les parents sont tous nés en Italie. Tous ont de la famille dans les deux pays avec qui ils entretiennent des contacts. La plupart se sont déjà rendus en Italie. Ils

référent souvent au village d'origine des parents par le terme de "mon pays". Plusieurs aussi considèrent qu'ils sont Italien(ne)s avant d'être Canadien(ne)s. Pour certains, l'identité ethnique est double. Ils connaissent tous l'italien ou le dialecte d'origine.

Ils habitent, pour la plupart, des quartiers à forte prédominance italienne, certains ont parlé de la présence d'une minorité de Canadien(ne)s - français(es) dans leur quartier. Dans de très rares cas, on mentionne la présence d'Haïtien(ne)s. L'anglais est la principale langue d'usage de ces répondant(e)s, sauf lorsqu'ils sont avec des amis francophones. Seule une répondante ne parle pas l'anglais. Par ailleurs, même s'ils s'exprimaient tous en français lors des entretiens, environ la moitié d'entre eux éprouvait certaines difficultés à exprimer clairement leurs idées dans cette langue.

La majorité des répondant(e)s sont de classe ouvrière ou moyenne (les pères sont ouvriers, spécialisés ou pas, ou petits commerçants). Une faible minorité de mères travaillent à l'extérieur de la maison familiale. La majorité d'entre eux habite des duplexes et leurs parents en sont les propriétaires. Enfin, les familles comptent, pour la plupart, au moins trois enfants et sont unies, dans tous les cas.

3. L'univers des jeunes d'origine italienne

Le rapport à la culture italienne

L'italianité, au coeur du quotidien de la famille

Nul doute, c'est la famille qui constitue l'espace social central dans la vie des jeunes italien(ne)s interviewés. Phénomène prévisible, le tabou qu'ils appliquent rigoureusement sur tout ce qui touche à leur différence, et donc à leur italianité, a joué plus fort que jamais en ce qui concernait leur rapport à leur famille. Ceci nous paraît un bon indicateur de la force de la prégnance de celle-ci dans la famille: on ne peut parler de la famille sans parler d'italianité. On préfère donc se taire. Devant la gêne des répondant(e)s, nous n'avons pas insisté pour leur faire décrire la culture spécifique de leur famille.

Tous les enfants interviewés, sans exception, sont passés, bon gré, mal gré, par l'école du samedi, à laquelle tenaient leurs parents. L'initiation à l'italianité n'est pas facultative, la famille semble la considérer essentielle.

Si la force de l'italianité ne s'est pas exprimée par l'affirmation de valeurs et de modes de vie particuliers dans nos entrevues, par contre, elle a révélé son pouvoir par l'efficacité de ses interdits. Ainsi, pouvons-nous lier le peu de contacts significatifs entre les jeunes italien(ne)s et les enfants d'autres origines -malgré l'admiration unanime dont ils sont l'objet de la part des autres- aux interdits qu'ont assimilés ces enfants. En effet, pratiquement tous nos répondant(e)s sont persuadés que leurs parents préféreraient qu'ils aient éventuellement des ami(e)s intimes d'origine italienne; il semble bien que cette préférence fait pression sur les enfants, dès cet âge, quant au choix de leurs amis, en général:

> Elle aimerait mieux une femme italienne...parce que comme ça, ils pourraient se comprendre quand ils parlent.
>
> Je dis "aie! si je veux un Français je vas prendre un

> Français!" Elle dit: "non les Français c'est pas bon, ils font le divorce, toute ça!" Ben, t'sais, c'est ma vie! Elle veut absolument que je me marie avec un italien.

Enfin, le rapport de ces jeunes à l'italianité s'est exprimé typiquement à travers leur rapport au conflit linguistique québécois, où la communauté italienne a joué un rôle de catalysateur. C'est avec grande passion que nos répondant(e)s parlent de leur rapport au français ou à l'anglais, qui symbolise leur rapport à la communauté italienne. Opter pour l'anglicisation équivaut en effet, dans ce secteur très francophone, à affirmer son italianité et à maintenir les frontières immédiates de la communauté: se retrouver entre anglophones, c'est se retrouver entre Italien(ne)s. Au contraire, s'ouvrir à la langue française revient, dans les faits, à s'ouvrir à la culture québécoise-française et à renoncer à une certaine pureté de la culture italienne immigrée.

Les séductions de la culture ambiante

L'attachement à l'italianité n'empêche toutefois pas la culture ambiante de séduire, en particulier par la place qu'elle réserve aux jeunes et aux filles. Cette culture ambiante, notons-le, n'est pas nécessairement identifiée à la culture québécoise, sauf pour les répondant(e)s plus proches des franco-Québécois(es).

De l'avis de ces répondant(e)s, l'autorité parentale italienne est démodée. Les parents sont trop sévères. On envie la souplesse des rapports entre parents et enfants des franco-Québécois(es). Les filles relèvent d'autant plus ce phénomène qu'elles considèrent que les pères italiens sont injustes envers elles, les soumettant à des normes plus strictes que les garçons:

> ...comme moi, je fais un coup pis là je me fais pogner; ben ma mère là, elle va me chicaner. Ou ben comme si c'était un Québécois là, ben leur mère elle va leur dire "je te laisse une chance."
>
> Ben les Français, ils ont plus de liberté que les Italiens.

Cette séduction par les valeurs nord-américaines peut aller plus loin chez ceux qui se tiennent plus avec des franco-Québécois(es). Par exemple, une répondante envie la liberté dont jouissent ses copines québécoises dans leurs relations avec les garçons. Cette attitude lui semble mieux adaptée à sa réalité et à son expérience concrète de la société.

> Les Français, je vois qu'ils ont beaucoup de chums pis de blondes... Moi, l'année passée, j'aimais un Italien pis mon père, il arrêtait pas de m'achaler t'sais. Pis eux autres là, [les Canadien(ne)-français(es)], je vois qu'ils ont des chums pis leurs parents, ça les dérange pas, t'sais.

Les amitiés

Etre accepté

Etre accepté est un enjeu central pour les jeunes Italien(ne)s interviewés, et cette acceptation est tout naturellement acquise entre Italien(ne)s, vu le partage d'une culture commune qui facilite leurs échanges. Corollairement, toute remarque sur les différences qui existent entre la culture italienne et québécoise-française est perçue comme un commentaire critique et un rejet.

> On [les Italien(ne)s] en a plus en commun, des affaires.
>
> Ben t'sais c'est des Italiens, là, ils ont des parents comme les miens, t'sais, ils doivent savoir comment... comme t'sais je m'exprime.
>
> C'est plus facile à faire des amis italiens parce qu'ils parlent les mêmes langues.
>
> On parle souvent italien, t'sais; les Canadiens, ils nous regardent comme si on était folles.
>
> Moi j'voulais jamais aller à l'école parce que tout le monde me regardait pis disait: "d' où est-ce qu'elle sort cette fille-là, italienne t'sais?"... J'étais toujours toute seule à la fin.

> Qu'est-ce qui m'énerve là, à chaque fois que ma mère là elle me dit quelque chose là, mon amie elle dit: "tabarnouche! elle parle donc bien vite" T'sais nous autres on est habitué pis elle, elle trouve qu'elle parle super vite

Une implication moins significative avec les non-italien(ne)s

Les jeunes italien(ne)s rencontrés expliquent leur peu de relations avec les jeunes des autres ethnies essentiellement par le manque de contact possible avec eux. Ils ont quand même des camarades haïtiens et "français" qu'ils fréquentent à l'école et dans certains cas, dans le quartier. Les activités qu'ils partagent avec les enfants des autres ethnies sont cependant souvent moins significatives que celles exercées avec les italien(ne)s: avec les autres, on joue. Avec les italien(ne)s, on *parle* aussi.

Le quartier/le voisinage

Nos répondant(e)s d'origine italienne développent fort peu leur propos sur le thème du quartier. Pour eux, il n'y pas grand chose à dire sur ce sujet. Leur premier réflexe est de dire que "tout va bien", que "tout est normal". Il ressort cependant dans leur discours plusieurs éléments caractérisant le voisinage, auquel correspond, dans leur vue, le quartier.

Un environnement italien sécurisant

La majorité des répondant(e)s, nous l'avons vu, habitent des quartiers à prédominance italienne, de même que certains membres de leur famille élargie.

> J'ai une grand mère du côté de mon père qui habite avec nous, une grand-mère pis un grand-père du côté de ma mère qui

> habitent à 7 ou 8 maisons là...Ça se passe bien. Je peux parler avec des gens, c'est tout.

Ceci explique sans doute le fait que pour tous les répondant(e)s, le quartier semble un milieu sécuritaire et stable. C'est pourquoi lorsqu'il s'y passe un événement "peu ordinaire", comme un conflit, ils en parlent avec une grande excitation, même si cela est peu significatif. Dans l'ensemble cependant, peu de répondant(e)s ont parlé d'événements de ce type associés au quartier.

Le rapport aux autres ethnies

Dans aucun cas, la présence de minorités dans le voisinage n'est perçue comme problématique. Dans la plupart des cas, les filles disent qu'elles amènent rarement des copines à la maison. Quelques filles ont mentionné l'opposition de leurs parents, surtout de la mère, à ce qu'elles fréquentent des copines québécoises ou haïtiennes.

> Là je sais pas, mes parents ils aiment pas mes amies, ils disent que... je sais pas... ils les trouvent différentes.

Les garçons semblent exploiter davantage que les filles le quartier et ses ressources sportives et humaines. Seuls les garçons ont discuté d'activités réalisées dans le quartier. Ils pratiquent surtout des activités comme le hockey, le soccer et la bicyclette. Lorsqu'il y a des Québécois ou des Haïtiens présents, les garçons affirment que ces activités sont partagées entre jeunes, sans égard à l'origine ethnique. Il peuvent aussi amener leurs amis italiens ou d'autres ethnies à la maison qui sont bien reçus par les parents.

Dans quelques cas, des répondant(e)s ont parlé de la présence de membres de la minorité haïtienne dans le voisinage. Il semble que dans ces cas, peu de liens existent avec eux; les répondant(e)s l'expliquent par le fait qu'il n'y a pas de jeunes du même âge qu'eux dans ces familles. Pour plusieurs, les Haïtien(ne)s occupent une place marginale dans leurs relations (on se souviendra que des Québécois(es)-français(es) nous avaient souligné que les enfants haïtiens ne pouvaient pénétrer chez certaines familles italiennes).

> Je me tiens avec une gang là, pis c'est rien que des Françaises là. Bon, eux autres, ils viennent chez nous, tandis que les Haïtiennes, je leur parle rien qu'à l'école de même, c'est des amies d'école...

Les langues d'usage

La langue d'usage dans le quartier dépend de la composition ethnique de ce dernier. Lorsqu'il est composé essentiellement d'italien(ne)s, l'anglais est prédominant. Lorsque la présence de francophones est importante, le français peut également y être une langue d'usage. Cependant, les parents semblent utiliser surtout l'italien lors de conversations avec les voisins italiens.

> Avec mes parents je parle italien, pis avec mes soeurs je parle anglais pis français. (...) Je suis obligée de parler en italien à cause de ma grand-mère, parce qu'elle reste avec nous.

> Ma mère, j'y parle en français, elle me répond en italien.

> Je parle anglais avec mes frères pis en italien avec mes parents.

L'école

Des relations artificielles

En général, on évalue que les relations entre groupes ethniques sont bonnes à l'école. Cependant, ces relations demeurent très superficielles comme nous le soulignions plus haut. Les vrais amis restent d'origine italienne: avec les autres, on joue mais on échange peu. Tout comme dans le quartier en général, les garçons ont plus de relations avec les autres garçons (québécois ou haïtiens) à cause des activités sportives qu'ils peuvent partager. Les filles partagent peu d'activités d'équipe entre elles et les relations interethniques semblent en conséquence plus difficiles à établir.

L'école française

Dans l'ensemble, les répondant(e)s perçoivent l'école comme un milieu multiethnique où les italien(ne)s sont minorisés.

> Moi, ce que j'aime pas, c'est que j'aimerais mieux aller à l'école anglaise, parce qu'il y plus d'italiens. Ici là, y en a qui t'appellent des "Wops"... A l'école anglaise, c'est juste des italiens, t'sais, c'est mieux.

Alors que certains n'acceptent pas cette situation, pour d'autres, l'école française et l'usage du français ne sont pas remis en question. Même si le passage à l'école française fut difficile et parfois tragique, on est désormais fier de connaître cette langue. Ce qui est désormais important est de continuer de fréquenter la même école que ses amis.

> Au début je pleurais pour voir ma mère, pis après, t'sais, je comprenais pas les professeurs: je comprenais presque rien.

Enfin, l'école française est parée de bénéfices marginaux, pour ceux qui la choisissent.

> A l'école anglaise, c'est plus facile: t'as moins de verbes, t'as moins de grammaire, t'as plus de liberté.

> Je suis chanceux d'aller à l'école française, parce que à l'école anglaise, c'est comme t'sais, c'est comme une prison.

4. La construction sociale des relations interethniques

Italianité et fait français, pôles de définition des relations interethniques

Lorsque nous avons voulu caractériser les diverses positions de nos répondant(e)s par rapport aux relations interethniques et interraciales, c'est le rapport au fait français au Québec et au Canada qui est ressorti comme le facteur central de distinction. Les autres caractéristiques personnelles des répondant(e)s ne permettent pas de faire de distinction entre les types. Se positionner comme anglo-italien, c'est privilégier une insertion locale dans la communauté italienne; les italo-Québécois(es), en contraste, optent pour une culture métissée où l'italianité peut toutefois préserver sa primauté. Enfin, une minorité de répondant(e)s craint toute étiquette ethnique au point de masquer systématiquement l'italianité qui marque profondément toute leur vie familiale. Rappelons que ces catégories ne sont pas étanches mais constituent plutôt des pôles forts de regroupement de nos données.

Il a été relativement peu question des relations interraciales dans ces entrevues. Les jeunes Italien(ne)s ne semblent pas avoir beaucoup de liens avec les jeunes Haïtien(ne)s. Souvent, ils n'habitent pas les mêmes quartiers; par ailleurs, les parents semblent généralement méfiants à l'endroit des non-Italien(ne)s, et ceci vaut encore plus fortement pour les Haïtien(ne)s que pour les franco-Québécois(es); enfin, les bandes haïtiennes, qui nourrissent l'imaginaire des franco-Québécois(es) évitent, dit-on de toutes parts, les quartiers et la communauté italienne, fière et fortement organisée.

Les négateurs de l'identité italienne

On peut qualifier un premier type de répondant(e)s de "négateurs". L'élément central de leur discours est la négation de tout ce qui touche la spécificité ou les oppositions ethniques. Il peut poindre parfois dans ce discours une certaine vision critique des Québécois, mais elle est très vite refoulée. Ces

répondant(e)s parlent très très peu. Il s'agit de personnalités fragiles. Ils sont timides. Il est souvent difficile de saisir le sens de leurs réponses tellement elles sont vagues et peu explicites, se résumant souvent à des oui ou des non.

Les anglo-italien(ne)s

Les répondant(e)s de ce second type ont une vision plutôt "anglophone" de la société, comme leur désignation l'indique. Ces répondant(e)s, amenés à l'école française par la loi 101 ou leurs parents, aspirent à l'école anglaise que fréquentent leurs amis et que tous ou certains d'entre eux ont connue. Ils nourrissent une grande méfiance envers les franco-Québécois(es), qu'ils fréquentent d'ailleurs peu (ceci est particulièrement vrai des Italiennes). La culture québécoise leur semble peu attrayante et ils sont les plus critiques à son endroit. Ce sont également ceux qui se plaignent le plus du "racisme" (quolibets) des Québécois(es).

> ... surtout les français...ils t'appellent n'importe comment pis c'est là que ça commence les batailles.
>
> T'sais il y a toujours des plaintes, t'sais les Québécois contre les italiens.

Ils souhaitent une anglicisation de la société. Leurs enfants seront avant tout anglophones. Ils ont une vision théorique et erronnée de la société québécoise, croyant en la prédominance du groupe anglophone et reprochant aux franco-Québécois(es) de se comporter comme une majorité. Ils déplorent en particulier l'absence de professeurs d'autres origines que française à l'école.

> Ben moi, je trouve pas qu'on [les italien(ne)s] est en plus petit nombre parce que, t'sais, tu vois, tous les anglais qui sont là, c'est quasiment tous des italiens t'sais.

Enfin, ces répondant(e)s s'expriment relativement bien et sans gêne, en comparaison des répondant(e)s des deux autres types. Ils semblent

également bien dans leur peau. Ils montrent beaucoup d'aisance et d'assurance dans leurs propos.

Les Italo-Québécois(es)

Les Italo-Québécois(es) sont les plus proches de la société québécoise française et de sa culture. Ils ont plusieurs amis québécois à l'école et dans le quartier. En conséquence, les valeurs et attitudes des Québécois(es) sont présentes dans leurs univers quotidien. Même s'ils ne se considèrent pas nécessairement Québécois(es), ils désirent s'intégrer à ce groupe. Ils ont choisi de camoufler certaines de leurs caractéristiques ethniques et de mettre en valeur des éléments qui les rapprochent des francophones, comme le langage et la tenue vestimentaire, dans le but d'être acceptés par les autres élèves. Ils ne porteront pas attention aux quolibets blessants. Quelques fois, ils vont jusqu'à nier un conflit pour ne pas remettre en question leur acceptation par le groupe dominant.

Ces répondant(e)s, comme tous les autres, sont critiques envers ce qu'ils considèrent comme des comportements racistes. Ils évaluent cependant qu'il y a des gens racistes dans tous les groupes ethniques. Ils ont, dans la plupart des cas, des amis québécois ou haïtiens d'origine. Même lorsque ces répondant(e)s n'ont pas d'amis québécois, ils demeurent ouverts au fait francophone. Ils souhaitent rester dans le secteur scolaire francophone et ne rejettent pas les caractéristiques culturelles et institutionnelles québécoises.

> Je suis chanceux d'aller à l'école française parce qu'à l'école anglaise, c'est comme une prison.

> (...) Le français: quand tu veux aller chercher un travail, tu vas avoir un meilleur emploi pis tu vas faire beaucoup d'argent.

> (Les Québécois)... eux autres, ça les dérange pas que je suis italienne ou comment je m'habille, tandis que les autres, [qui] parlent anglais pis italien, (...) il faut que ce soit tout parfait.

Dans certains cas, ces répondant(e)s s'expriment peu, préférant ne pas aborder des thèmes trop délicats, comme les conflits entre groupes.

La normalité: une préoccupation centrale

La première réaction de ces adolescent(e)s est souvent d'éviter toute question sur les groupes ethniques ou les relations interethniques en répondant quelque chose comme "ils sont normaux", "tout est normal".

> Ça se passe bien. Des fois, on se chicane. Mais ça passe vite.

> C'est bon, tout le monde s'aime.

Par delà la gêne, cette réaction exprime une forte préoccupation pour la norme, propre à cet âge et particulièrement accentuée chez ces enfants qui sentent qu'ils ont une différence à cacher.

Le racisme

Le racisme, tel que le définissent ces jeunes, fait mal justement parce qu'il met le doigt sur la différence et qu'il rejette hors de la norme. Habituellement, le racisme est décrit comme un phénomène isolé et s'appliquant aux italien(ne)s -on ne parle jamais du racisme à l'endroit des noirs. Le racisme est associé aux individus, rarement aux groupes ethniques. En dépit de cela, lorsque l'on identifie un groupe qui est plus raciste que les autres, les Québécois(es) sont automatiquement pointés du doigt: on leur reproche essentiellement de crier des noms aux italien(ne)s. Ce type de mise à l'écart affecte ces jeunes beaucoup plus que les batailles physiques qui marquent, à l'occasion, leurs rares relations avec les Haïtiens, parce qu'il est constant. Ce problème se révèle de loin le plus important et le plus fondamental, en ce qui a trait aux relations des italien(ne)s avec les autres groupes ethniques.

> T'es plus taquiné en français qu'en anglais.

> Les Canadiens, eux autres, au lieu de commencer à frapper, [comme les Haïtiens], des fois, ils se craquent pis ils disent des mots pas beaux ... ils disent des mots bizarres...

La perception des autres groupes ethniques

Dans l'ensemble, les répondant(e)s sont imprégnés d'un esprit égalitariste. Il n'en demeure pas moins qu'ils considèrent que chaque ethnie a des particularités qui lui sont propres.

En général, le discours est peu agressif envers les Québécois(es), même envers ceux que l'on considère racistes. Si l'on déplore l'attitude marginalisante de ces derniers (lorsqu'ils crient des noms), on est quand même attiré par certaines caractéristiques de leur culture comme on l'a vu plus haut.

On parle peu des Haïtien(ne)s. Tantôt, on les considère amis et solidaires, tantôt agressifs. L'image des Haïtien(ne)s est souvent abstraite puisqu'à plusieurs reprises, des répondant(e)s ont confirmé ne pas entretenir de liens avec cette minorité. Dans ces cas, on parle des Haïtien(ne)s à travers l'expérience d'autrui et cette vision est souvent marquée par des événements sensationnels.

> (...) ma mère elle dit de pas amener des Haïtiens parce que c'est des voleurs, là, pis des affaires de même.

> Ben moi je connais une fille, à chaque fois qu'un Haïtien voit un Italien, il commence tout de suite: "les maudits Italiens"... t'sais des mots de même.

> Les Haïtiens portent comme, je sais pas, des couteaux ou des "weapons".

D'autre part, on admire souvent les Haïtien(ne)s à cause de caractéristiques physiques et culturelles, telles leur force, leur souplesse et leur excellence dans certains sports comme le soccer, l'élégance de leur habillement, leur talent de danseurs. Un répondant souligne qu'il aimerait partager leur joie de vivre. Enfin, les répondant(e)s qui sont déjà allés chez des Haïtien(ne)s

relèvent certaines autres spécificités:

> ...j'aimerais ben mieux être Italien pis noir en même temps, ben le plus, j'aimerais être noir...les noirs sont les plus forts.
>
> ...les Haïtiens sont plus flexibles t'sais. Ils courent plus vite.
>
> Ben des fois c'est l'odeur, parce que chez eux, on sent comme le riz.
>
> Ben moi j'aime leur langue, comment ils parlent là...

Les Haïtien(ne)s ont, selon une forte majorité de répondant(e)s, le comportement le plus agressif des divers groupes qu'ils connaissent. Cette attitude, qu'on associe presqu'exclusivement aux garçons, est expliquée de diverses façons: dans certains cas, on dira que les Haïtien(ne)s en veulent aux Québécois(es), pour d'autres, les Haïtien(ne)s en veulent surtout aux Italien(ne)s mais ils ne s'expliquent pas sur cette perception. Quoi qu'il en soit, cette menace ne semble pas trop importante, puisque la grande majorité des répondant(e)s ne la craignent pas personnellement:

> Oui, ils sont plus batailleurs que les autres...
>
> ...comme les Haïtiens, des fois, ils pensent quelque chose pis ils ont tout de suite les nerfs qui les montent, pis des fois, ça leur tente de donner un bon coup de poing.
>
> Parce qu'ils sont plus vieux, ils sont plus grands, ils sont en gang... c'est les Haïtiens pis les Italiens qui se battent.
>
> ...les Haïtiens sont plus corrects,je trouve, que les Italiens; pis les noirs, je sais pas, ils se battent pas souvent...

Ce qui reste fondamental, dans l'esprit de ces adolescent(e)s, c'est la possibilité de tisser des liens avec n'importe qui. Il est important que rien -surtout pas de fausses représentations- n'entrave la possibilité de tels

liens, même dans les cas où on ne désire pas réellement en nouer. Plusieurs ont exprimé leur désir d'apprendre sur les "autres":

> ...pour pas rester toujours t'sais avec des Anglais, pour pas toujours rester avec des Français, pour pas toujours rester avec des Haïtiens.
>
> C'est toujours des êtres humains... après ça on pourra pas dire des menteries à propos d'eux-autres...

Conclusion

Le désir d'être accepté par tous les élèves, de quelque origine ethnique qu'ils soient, est central pour ces jeunes Italien(ne)s, comme pour l'ensemble de nos répondant(e)s. La possibilité de s'affirmer, de tisser des liens et de se faire des amis sans entrave est le moteur de tout leur discours. Pour la plupart, l'italianité les confronte à la "norme" dans cette recherche d'intégration. L'affirmation de l'ethnicité différencie en effet la personne de la masse, de ce qui est "normal". D'une part, les répondant(e)s ne peuvent rejeter cette italianité, puisqu'elle fait partie de leur identité. D'autre part, la crainte que ce qui les distingue les marginalise leur fait cacher cette italianité. Ces jeunes notent en effet que certains Québécois(es)-français(es) utilisent négativement leurs différences ethniques pour caractériser certains Italien(ne)s. Ceci a pour effet de marginaliser l'individu, et peut donner lieu au harcèlement continuel ou même au rejet, comme le subissent certains Haïtien(ne)s.

Ainsi, la recherche de la reconnaissance sociale confronte les jeunes d'origine italienne à leur identité. Aux deux antipodes, se situent les anglo-Italien(ne)s, qui demeurent fidèles au modèle italien et ne le remettent pas en question, et les Italo-Québécois(es), qui ont fait le choix stratégique de s'allier au groupe majoritaire, mettant en second plan leur italianité. Il y a, bien sûr, une gamme de comportements intermédiaires, (les négateurs se situant un peu partout, à cause de leur discours peu affirmé) suivant les situations, l'individu, peu importe le type, choisira soit de camoufler, soit

de mettre en valeur ses caractéristiques italiennes. Les jeunes italien(ne)s peuvent camoufler cette italianité en francisant leur nom, mais surtout en adoptant les codes québécois (par exemple, nourriture, discours sur les Haïtien(ne)s et même parfois, sur les Italien(ne)s, rapports aux adultes, tenue vestimentaire, etc.).

La tension centrale dans l'univers de ces répondant(e)s s'exerce ainsi entre le désir d'être accepté, de se fondre, et l'identité italienne, que l'on définit en opposition ou en complémentarité avec l'identité franco-québécoise, ou que l'on cherche désespérément à contourner ou à masquer. Les anglo-italien(ne)s ne remettent pas en question leur culture italienne, qu'ils évaluent supérieure à la culture dominante, c'est-à-dire à la perception limitée qu'ils en ont. S'ils camouflent occasionnellement cette italianité pour ne pas être rejetés, ils n'acceptent pas pour autant l'assimilation à la société francophone. L'insertion dans la communauté francophone n'est pour eux que ponctuelle et momentanée, et ne peut rivaliser avec ce que leur promet une intégration à la communauté italienne. La sécurité qu'offre la famille, le modèle de mobilité sociale qu'elle constitue et qu'elle propose au travers la réussite scolaire ainsi que l'appui certain de la communauté sont des garanties importantes pour le développement psycho-social de ces jeunes.

Pour les italo-Québécois(es), le modèle francophone est attirant. Ils camouflent leur italianité pour ne pas être marginalisés mais également, pour participer pleinement à la vie de la communauté (dans ce cas-ci, surtout l'école). La communauté italienne est moins présente à leur esprit. L'univers scolaire permet une émancipation acceptable, souvent à partir de la formation d'amitiés.

Enfin, les négateurs ont une position ambigüe dans cet ensemble. Leur discours est souvent contradictoire. Ils peuvent nier toute forme de discrimination et en même temps, juger les Québécois(es)-français(es) racistes et les Haïtien(ne)s, agressifs. Leur négation peut aller jusqu'à affirmer qu'il n'y a aucune différence comportementale ou culturelle entre les trois groupes ethniques. On peut proposer comme hypothèse que ces individus sont pris dans un conflit d'identité tel qu'ils ne veulent ou ne

peuvent faire consciemment un choix. Leur stratégie est donc d'éliminer toute forme de menace en niant toute différence : avec leurs amis italiens, ils se comportent en anglo-italien(ne)s (par exemple, en parlant anglais) avec leurs ami(e)s francophones à l'école, en italo-Québécois(es) ; avec les Haïtien(ne)s dans la cour de l'école, ils sont tout simplement camarades.

QUARTIER FRANCOPHONE, SECONDAIRE I

Représentation graphique
de l'univers des répondant(e)s d'origine italienne

Chapitre 4: Les jeunes d'origine haïtienne

par Lejacques Compère

1. Les entrevues

Nous avons rencontré 18 Haïtien(ne)s, dans le cadre de trois entrevues de groupe et deux entrevues individuelles (un garçon, une fille). Les groupes rencontrés comprenaient respectivement six garçons, deux filles et deux garçons et enfin, cinq filles. Deux garçons faisaient enfin partie d'un groupe mixte ethniquement.

Deux de ces jeunes répondants étaient issus de couples mixtes (*mère québécoise et de père haïtien*). Nous les avons regroupés avec les Haïtiens parce que bien que s'étant identifiés autant aux blancs qu'aux noirs durant leur enfance, ils en sont venus à se positionner comme *noirs*, la société leur renvoyant cette image. Se jugeant doublement victimes des vicissitudes des catégorisations sociales, ils vivent les contraintes sociales avec encore plus de déchirements que les autres.

Les membres du premier groupe haïtien provenaient tous du même groupe-classe et semblaient former un groupe naturel. Ils réagissaient de façon similaire aux problèmes qui les confrontaient et partageaient les mêmes intérêts (performance scolaire, activités sportives). A l'opposé, les deux autres groupes, recrutés à la cafétéria à l'heure du dîner, étaient assez disparates. Vifs, critiques et articulés, les répondant(e)s haïtien(ne)s affichaient une maturité supérieure à leur âge et à celle des autres groupes, du moins en ce qui concerne notre problématique.

2. Les caractéristiques personnelles des répondant(e)s[1]

Lieu de naissance, âge, situation scolaire

Neuf d'entre d'entre nos répondant(e)s sont nés en Haïti, six sont nés au Canada et enfin, un répondant est né aux Etats-Unis et un, en Angleterre. Nous n'avons pas cette donnée pour un répondant. Les jeunes garçons du premier groupe étaient tous nés en Haïti à l'exception d'un seul et n'habitaient que depuis six ans ou moins au Canada. Une seule répondante faisait partie d'un groupe de cheminement particulier. Les autres répondant(e)s faisaient tous partie de groupes-classes réguliers.

Quartier, voisinage, amitiés

Huit jeunes habitaient Montréal-nord depuis au moins trois ans, parmi ceux-ci, trois l'habitaient depuis leur naissance. Trois répondants habitaient enfin Rivière-des-Prairies. Une forte proportion de jeunes (53%) avaient connu deux déménagements ou plus ces trois dernières années. Les quartiers habités par ces jeunes sont tous extrêmement diversifiés ethniquement, sauf dans un cas, où un répondant ne déclare que des voisins haïtiens. Deux répondant(e)s soulignent par ailleurs l'absence d'italien(ne)s dans leur quartier.

Les Haïtien(ne)s sont ceux de nos répondant(e)s qui déclarent avoir la plus grande diversité ethnique de "meilleurs amis" et le plus grand nombre d'amis (ceci rejoint les observations des autres jeunes et du personnel scolaire, qui remarquent que les Haïtiens se démarquent par leurs "gros groupes" et leur forte sociabilité). Les amis haïtiens sont privilégiés, mais si on additionne les amis d'autres ethnies, les chiffres sont à peu près égaux dans une forte majorité de cas. Seul un répondant n'a que des amis haïtiens, et un autre déclare ne pas avoir d'amis haïtiens.

Lieu de naissance et occupation des parents; situation familiale

Les répondant(e)s viennent d'horizons tantôt différents, tantôt semblables. Parmi toutes les entrevues, seule la première réunissait un groupe dont les membres semblaient provenir de milieux familiaux semblables, du moins en ce qui concerne Haïti: leurs parents semblaient valoriser l'éducation (deux mères étaient aux études) et plusieurs enfants avaient fréquenté l'école

---

[1] Nos données sur les caractéristiques personnelles sont incomplètes pour quatre répondant(e)s sur 17.

privée en Haïti. Seuls deux des sept parents (des enfants de ce groupe) pour lesquels nous avons des données travaillent comme ouvriers au Québec, contrairement à ceux des autres enfants interviewés, pour qui cette proportion s'inverse. Les répondant(e)s des quatre autres entrevues ont d'ailleurs mentionné les nombreuses difficultés économiques et sociales que subissaient leur famille (manque d'argent, difficultés scolaires, discrimination dans le logement, etc...).

3. Le rapport à la culture haïtienne et aux parents

Une définition nouvelle de l'haïtiennété

Si nos jeunes répondant(e)s se définissent comme étant des Haïtien(ne)s, (ce qui n'exclut pas une identification aux Québécois, nord-américains) force est de constater, cependant, que cette définition ne ressemble pas à celle de leurs parents. Leur "haïtiennété" ne se manifeste ni avec la même intensité, ni avec la même logique. Pour eux, Haïti est un pays lointain avec lequel, par l'intermédiaire de leurs parents et de leur famille, ils entretiennent des rapports privilégiés. Ils tiennent en considération certaines valeurs que leurs parents leur ont transmises, mais ils se positionnent différemment d'eux quant aux modes de vie ou à un éventuel retour en Haïti. Ils sont ici pour rester. Certains se laissent charmer par le luxe dont ils peuvent jouir au Québec, d'autres invoquent des intérêts personnels: continuer l'école, devenir dessinatrice, médecin, policier, jouir d'une marge de liberté plus grande, etc... La référence à Haïti pour ces jeunes est symbolique. Ce qui leur importe, c'est de trouver des mécanismes pour apprivoiser la société dans laquelle ils vivent et s'y faire une place.

Les répondant(e)s, suivant la stratégie d'intégration qu'ils ont choisie, voient le groupe haïtien d'appartenance comme une police d'assurance, un instrument stratégique ou une menace. Dans les deux premiers cas, le groupe est perçu comme base à partir de laquelle ils peuvent se donner une certaine force pour pénétrer la société québécoise et résister aux contraintes:

> Avec égalité, Haïtiens, Québécois et toutes les autres races pourront se parler, se connaître, sans la crainte de se faire étiqueter injustement. (1ère entrevue, p.48)

Dans le dernier cas, le groupe représente une menace parce qu'il symbolise la différence et accentue la visibilité de ceux qui veulent passer inaperçus.

> Je suis gênée d'être en paquet. (13è entrevue, p.6)

> Si on est toutes mélangées, ben je suis pous portée à sortir un peu partout. Mais quand je suis avec juste des noirs, j'aime mieux rester dans mon coin. (13è ent., p.15)

De la culture traditionnelle à l'autonomie moderne: une adhésion enthousiaste au mode d'éducation québécois

Les répondant(e)s abordent différemment les valeurs culturelles haïtiennes suivant qu'ils réfèrent à leurs parents ou aux Haïtiens en général. Les parents font partie d'un univers à protéger qui relève du privé et qu'il ne faut pas dénigrer. Tout en jugeant que les Haïtiens sont sévères, conservateurs et démodés, ils nuancent leur propos pour souligner que leurs parents le sont moins que les autres. En dépit des informations précieuses reçues, la majorité des répondant(e)s ont manifesté des réticences à entrer dans les détails quand ils parlaient de leurs parents. C'est indirectement qu'ils font ressortir des différences entre culture québécoise et haïtienne. Ils présentent ces différences comme des constatations et se gardent de porter des jugements, ce sont surtout leurs préférences qui nous permettent de les positionner par rapport à la culture haïtienne.

De façon générale, nos répondant(e)s partagent peu les goûts ou les activités de leurs parents, s'identifiant plus à la culture des jeunes qui les entourent. Ils perçoivent chez leurs parents des réticences à se laisser influencer par la société québécoise. En plus de prôner une vision nettement plus autoritaire de l'éducation des enfants que celle de la société ambiante, les parents auraient peu de relations avec des personnes autres que celles de leur ethnie. De plus, les traces de la culture haïtienne qu'ils emportent avec eux et qu'ils veulent transmettre à leurs enfants ne sont pas toutes perçues positivement par la société d'accueil et par ces derniers. Les jeunes adhèrent en effet spontanément et avec enthousiasme aux valeurs libérales et autonomistes nord-américaines, en ce qui concerne l'éducation des enfants, et les considèrent comme les seules légitimes, en regard de l'arriération des méthodes haïtiennes. Contrairement à leurs parents, les répondant(e)s comptent se mettre à l'heure de leurs enfants, quand ils seront parents, et non se baser sur des principes ancestraux pour les éduquer.

C'est dans cette optique que les enfants condamnent férocement le système du bâton comme moyen d'éducation et d'exercice de l'autorité. La communication, le dialogue, la compréhension constituent aux yeux des

jeunes le nouveau système de valeurs auquel leurs parents devraient adhérer. Sur certains points, les répondant(e)s voudraient être traités comme des Québécois(es):

> Ce que les parents ne comprennent pas, c'est que ce n'est pas de battre l'enfant qui va le faire sortir [aboutir] à quelque chose. C'est peut-être de lui parler, ou bien d'avoir plus de communication. (p 26)

Des traits haïtiens à préserver

Bien qu'ils envient l'aisance des communications qu'ils observent entre parents et enfants québécois, les jeunes Haïtien(ne)s ne sont pas prêts à acheter sans critique ce trait culturel. Certes, les parents québécois sont souples et compréhensifs; aux grands principes, qui sont la référence incontournable des parents haïtiens, ils savent substituer leur jugement et leurs émotions. Cependant, une telle attitude a ses limites: alors que les parents haïtiens battent leurs enfants par principe et dans le cadre de certaines normes, les parents québécois peuvent "pogner les nerfs" sans crier gare et perdre alors tout contrôle, laissant l'enfant perplexe. Par ailleurs, alors que l'enfant haïtien respecte ses parents, l'enfant québécois ne lui témoigne pas en tout temps le considération qu'il lui doit. Ceci explique que certains parents haïtiens préfèrent que leurs enfants ne fréquentent pas des blancs:

> Je trouve que les enfants noirs sont mieux élevés que les enfants blancs. Les parents des noirs sont plus sévères que ceux des blancs; en contrepoids, les parents des blancs sont plus communicatifs et compréhensifs. (pp 43-44)

> Ma mère elle dit que lorsque les jeunes Haïtiens arrivent au Québec, ils deviennent plus indisciplinés...les jeunes Québécois sont moins disciplinés que les jeunes Haïtiens. (Ent 13, p 15)

Par ailleurs, nos répondant(e)s jugent les parents québécois en général trop libérés et individualistes. Ici, ils préfèrent nettement les qualités de solidarité et d'accueil aux autres que manifestent leurs parents:

> Les Haïtiens aiment partager. Ils vont partager une première fois, une deuxième fois, [jusqu'à ce qu'il n'en aient

> plus] tandis que les Québécois, eux, ils s'en foutent. (1ère ent. p.25, 15è ent., p.39)

Une solidarité parents/enfants forgée par l'adversité commune

Enfin, la discrimination et le racisme dont sont victimes leurs parents et les efforts qu'ils mettent à faire vivre leurs enfants, dans ces conditions difficiles, scellent définitivement les générations, malgré ce qui les oppose profondément, éducationnellement. Cette conscience, chez les enfants, des difficultés que vivent leurs parents dans la recherche d'un logement, d'un emploi et dans leurs rapports interpersonnels avec les blancs renforce la détermination des jeunes à se faire respecter et accepter et à changer la société. La société d'accueil ne véhicule pas une image positive de la patrie des répondant(e)s. Cette image négative est associée à la mendicité, la pauvreté et la déchéance. Les jeunes étudiés ne veulent pas être réduits à cette image. Leur sens critique leur accorde une place d'acteur dans le devenir de la société d'accueil. Ils travaillent, chacun à leur manière, pour un Québec où chacun aura sa place, où le racisme, la discrimination, l'étiquetage et la généralisation seront proscrits.

> Nous rêvons d'un Québec avec l'égalité, où Haïtiens, Québécois et toutes les autres races pourront se parler, où les noirs ne seront plus [accusés] de tous les maux et ne feront pas l'objet d'une surveillance spéciale de la part de la police. (Ent. 4, pp. 228-239)

Au coeur de leur définition d'eux-mêmes, la culture haïtienne

Même si, au plan de l'éducation, nos répondant(e)s haïtien(ne)s sont généralement plus attirés par des valeurs attribuées aux Québécois(es), la définition qu'ils nous donnent d'eux-mêmes et de ce qui leur importe les ramène à la culture haïtienne. L'amitié, qui est au coeur de la vie des jeunes de cet âge, suit en effet typiquement les paramètres haïtiens: la solidarité, la profondeur et l'extension des amitiés, où tout est partagé, le respect des autres sont en effet privilégiés aux dépens de toute considération individualiste. Cette conception de l'amitié ne leur paraît pas partagée par les Québécois(es) et les amène, en conséquence, à se méfier de ceux-ci.

> Je trouve que les Québécois font toujours ça, parler dans le dos de leurs amis noirs. On dirait qu'ils sont hypocrites. Ils disent [du mal des autres, et ensuite,] ils ont peur. (Ent.15, p.24)

Vivre entre deux cultures

Ces jeunes répondant(e)s se trouvent pris entre deux cultures à l'intérieur desquelles il existe à la fois des choses enviables et non désirables. La culture majoritaire valorise et légitime un certain nombre d'acquis - autonomie des jeunes, égalité de base entre adultes et adolescent(e)s- qui sont dévalorisés par la culture minoritaire. Parfois, c'est le cas contraire. Placés dans ce rapport contradictoire aux deux cultures, les répondant(e)s développent des mécanismes pour jouer avec les deux codes culturels, pour transiger des choses à leur avantage. A titre d'exemple, les répondant(e)s se réfèrent à la convivialité et à la solidarité haïtiennes pour se différencier des Québécois(es) et affirmer leur identité; par ailleurs, ils se servent des standards québécois pour arracher une certaine marge de liberté à leurs parents. Cette situation ambiguë, bien qu'utilitaire aux yeux des jeunes, recouvre un vide identitaire, qui est cependant vite comblé par l'incontournable étiquetage qu'ils subissent en terme de race.

4. Les relations interraciales au coeur de l'univers des jeunes Haïtien(ne)s

Le racisme incontournable

Le racisme est le thème qui, implicitement, modèle tout l'univers des répondant(e)s haïtien(ne)s. Pour l'ensemble, le racisme est véhiculé de diverses manières. Se faire traiter de tous les noms, se faire attribuer toutes les actions jugées négatives constituent, aux yeux des répondant(e)s, la preuve tangible d'un racisme pervers. A cela s'ajoutent l'infériorisation, l'exclusion, le non-respect, la non-reconnaissance. Ces jeunes ne sont pas sans conscience de l'inégalité des chances et du peu d'espace qui leur sont réservés dans la société: la discrimination dans l'emploi, le logement, les relations sociales sont des exemples qu'ils citent parmi tant d'autres.

Le racisme le plus pernicieux n'est cependant pas nécessairement le plus ouvert. Ce qui blesse souvent le plus ces jeunes, c'est le refus des blancs de jouer ou de se tenir avec eux. Spontanément, ils sont portés à l'interpréter en terme de racisme déguisé, (souvent malgré les protestations de leurs camarades blancs qui leur reprochent de confondre répulsion personnelle et racisme). En fait, il s'agit d'une présomption qu'ils ne pourront jamais vérifier, mais qui empoisonne leurs relations.

> Des fois, t'arrives, tu demandes "est-ce qu'on peut jouer avec toi?" L'autre, il dit non. Pis là, c'est un autre qui arrive il le choisit. C'est de la discrimination ! (13è ent., p.4)

Même si dans l'ensemble, les répondant(e)s font face aux mêmes problèmes, il n'en demeure pas moins que leurs interprétations en diffèrent. Pour les uns, le racisme, à travers ses manifestations variées, est perçu comme étant le produit des rapports antagoniques entre noirs et blancs. Pour les autres, le racisme n'est autre chose que la matérialisation, la manifestation des préjugés sociaux. Ces interprétations amènent les jeunes à recourir à des stratégies dissemblables afin de se faire une place dans la société. Ces stratégies d'intégration s'articulent essentiellement autour des limites et des contraintes sociales, relationnelles auxquelles les répondant(e)s sont confrontés.

Quatre modèles de perceptions stratégiques des relations interraciales

Ces stratégies d'intégration dissemblables partagent nos répondant(e)s en quatre groupes: les intégrationnistes consensuels, les intégrationnistes conflictuels, les opportunistes et enfin, les absents. Dans tous les cas, l'objectif ultime des stratégies privilégiées est de se tailler une place dans la société québécoise et d'y être acceptés. C'est pourquoi nous utilisons le terme "intégrationnistes".

Les intégrationnistes consensuels

Les intégrationnistes consensuels sont constitués essentiellement des répondants du premier groupe rencontré. Il s'agit d'un groupe nettement favorisé socio-économiquement par rapport aux autres, et d'un groupe qui connaît un succès scolaire certain. Bref, leur intégration à la société québécoise se fait avec une aisance de toute évidence plus marquée que pour les autres.

Cette catégorie regroupe ceux qui essaient d'aplanir les conflits, de faire taire le racisme par le dialogue, la négociation et la saine compétition:

> Tu t'asseois avec lui [le blanc], tu parles avec lui, tu échanges puis après, il y a les travaux en équipe. bon, c'est lui ton ami. Quand tu joues, ben encore, ça arrive que c'est avec lui. Avec le temps, il sera content que tu sois avec lui.

(Ent. 4, p. 10)

Ils sont ouverts et développent une vision critique, nuancée des relations entre les groupes ethniques.

> Je trouve que les blancs ne sont pas tellement diffférents de nous. Comme nous, ça paraît qu'ils sont plus à l'aise entre blancs, mais cela n'exclut pas la communication et la connaissance. (Ent. 15, p. 25)

> Il y a des blancs qui ne font pas tellement racistes, mais c'est de l'hypocrisie, parce qu'ils ont peur. (Ent. 15, p. 13)

Ils analysent les problèmes découlant de ces interactions tout en tentant de les dépasser. A prime abord, ces jeunes aux stratégies consensuelles ne rejettent pas le regroupement ethnique. Toutefois, ils le voient comme une des bases sur lesquelles le rapport de saine compétition peut prendre forme. Pour eux, il s'agit avant tout de groupes d'appartenance et de solidarité devant leur assurer non seulement le respect mais aussi, prouver leur existence. Entre Haïtien(ne)s, ils partagent des valeurs comme l'entraide, la saine compétition (bon danseur, performance scolaire, bon sportif, tenue vestimentaire), l'égalité et la convivialité. Ils s'arrangent pour être intéressants aux yeux des autres, démystifier les préjugés sociaux et gardent l'espoir qu'avec le temps, les autres jeunes finiront par reconnaître leur potentiel.

Les intégrationnistes conflictuels

Ceux-ci veulent ou tentent de s'imposer par la force. Ils instaurent un climat de peur afin d'inspirer le respect, d'avoir la paix, mais surtout de conquérir un espace social et de le dominer. Ils sont forts physiquement, bavards ou fonceurs. Ils n'hésitent devant rien pour s'affirmer et se faire respecter.

> Ben moi, avant, j'avais peur parce que , tu sais, les Canadiens faisaient [les] racistes avec moi. Mais maintenant, je n'ai plus peur, parce que ceux qui sont racistes, je saute dessus, pis ils me connaissent bien dans mon quartier. Ils savent ce que je suis capable de faire. (Ent. 15, p. 46.)

Ces répondant(e)s voient dans le racisme la manifestation d'un rapport antagonique entre les noirs et les blancs. Alors que les partisans de l'émulation et de la négociation pensent qu'une attitude conflictuelle alimente les préjugés et renforce le racisme, les adeptes de la force affirment que les personnes qui s'enfargent dans l'émulation et la négociation n'ont rien compris dans la dialectique noir/blanc et la nature des rapports qui se tissent entre les deux groupes.

> Quand j'étais en 5è année, le directeur il était raciste là, tout ce qui arrivait dans l'école, c'était sur les noirs qu'il le mettait. Pis là, moi, j'aimais pas ça. Ma mère a été faire une plainte, ça n'a rien donné. (ent.13, p.32)

Le malaise est profond. Toutes les tentatives de rapprochement peuvent être perçues comme une machination hypocrite pour endormir la vigilance des noirs et camoufler les conflits réels. Le jeu de l'interprétation des comportements des blancs devient dès lors formel. Toute attitude ou manifestation, tout comportement ou geste suspect sont interprétés négativement.

> ...c'est de l'hypocrisie. Ils te saluent parce qu'ils ont peur. (Ent. 15, p.26)

> Je n'aime pas à me tenir avec des blancs parce qu'ils sont ...fouineurs, ils cherchent à te connaître, à connaître les mauvaises expressions de la langue, les côtés négatifs de ta culture pour te raciser. (Ent.15, p.22)

Aux grands maux, les grands moyens: un rapport de force ne peut se résoudre que par la force: il faut se regrouper et affronter les contraintes de manière conflictuelle. C'est la meilleure façon, selon ce groupe, de conquérir un espace social et de se faire respecter.

> Si je sais que j'ai donné une bonne leçon au gars, là je vais me sentir fier, parce que je sais que ce gars-là ne viendra plus me baver. (Ent.9, p.14)

Pour ces jeunes, le regroupement ethnique constitue la base d'un rapport de force. C'est avant tout un réseau organisationnel par lequel ils visent l'intégration conflictuelle. Les regroupements organisés, les batailles rangées en constituent des exemples frappants.

> J'ai beaucoup d'amis blancs. Ils ne me traitent pas souvent de noms, comme ils peuvent le faire aux autres. dès qu'ils me connaissent, ils ne peuvent pas parler. (Ent. 13, p. 35)

Les opportunistes

Cette catégorie regroupe tous ceux qui se positionnent à l'intérieur d'une neutralité ambiguë.

> J'ai des relations avec tout le monde, parce que moi, presque tout le monde est mon ami. Par contre, j'aime plus mes amis noirs, parce qu'avec eux, je fais plus de choses graves [importantes]. (Ent. 9, pp. 19-20)

Manipulateurs, intelligents, ils sont tour à tour timides, peu confiants et conciliants ou durs et provocateurs. Suivant la teneur des problèmes rencontrés, ils s'identifient aux consensuels ou aux conflictuels. L'appartenance circonstancielle à l'un ou l'autre groupe représente un instrument de négociation de leurs intérêts ou d'emprise sur les autres. Les jeunes appartenant à cette catégorie se différencient surtout par leur grande capacité de retenir leurs émotions. Ils ne réagissent pas promptement. Ils reçoivent les remarques, les coups et les accumulent jusqu'à saturation. Ainsi, sont-ils tour à tour conciliants et médiateurs, provocateurs ou victimes.

Les absent(e)s

Les absent(e)s s'effacent derrière une certaine normalité. Ils se prononcent peu et ne se positionnent jamais. Ils semblent indifférents à la différence, s'identifient à la majorité et évitent toute forme d'affirmation pouvant mettre en évidence leurs particularités: "Je ne vois pas de différences entre mes amis [blancs] et moi" (p. 18). Ils ne voient pas l'utilité d'adopter des stratégies explicites d'intégration, qu'elles soient consensuelles ou conflictuelles. Tout est beau et normal.

> Je suis toujours resté avec des blancs et des noirs; ils ne m'ont jamais traité de noms (...) Tout est normal: il n'y a pas de racisme. (Ent. 13, pp.3 et 6)

Les absents sont timides, isolés et peu articulés. Ce sont surtout des filles. Il s'agit d'une catégorie très minoritaire parmi nos répondant(e)s.

4. L'univers des jeunes Haïtien(ne)s

Les amitiés

Le confort d'être entre soi

Nos répondant(e)s haïtien(ne)s, sauf de rares exceptions, disent ne pas entretenir de rapports significatifs avec les blancs, et cela, que ce soit à l'intérieur de l'école, du quartier ou ailleurs. L'explication spontanée qu'ils en donnent est qu'ils sont plus à l'aise entre noirs : entre noirs, ils peuvent discuter de choses profondes, laisser libre cours à leurs goûts et leur imagination, sans peur d'être jugés ou rejetés :

> J'aime mieux être avec les noirs, parce que je me trouve plus à l'aise. (Ent.15, p.20)

> Avec les noirs, je fais tout. (Ent. 9, p.8)

Ils se font confiance, et ne doutent pas de la sincérité de leurs amis noirs. A l'opposé, leurs "amis" blancs manquent de sincérité et de franchise :

> ...plus tu te tiens avec [les blancs], plus nombreux ils seront [avec toi]. Mais ça, c'est rien, [parce que] plus ils vont être habitués avec toi, [plus] ils te demanderont de leur traduire des mots créoles. Et quand ils [ne seront] plus tes amis, ils vont te crier des noms. (Ent. 15, p.23)

Par ailleurs, cette méfiance se nourrit aussi des différences dans les conceptions culturelles de l'amitié, chez les Haïtien(ne)s et les Québécois(e)s : les Haïtien(ne)s n'apprécient pas la manière désinvolte avec laquelle ces derniers traitent leurs amis :

> Quand tu essaies de pénétrer leur univers, ils te disent: "ce n'est pas tes affaires!". Ils te mettent dehors [de chez eux], mais pour eux, ce n'est pas grave, rien n'est assez grave. Ils vont revenir à toi après, comme si de rien n'était. (Ent.4, pp.30-31)

> C'est très humiliant pour eux de se faire traiter d' "hostie de nègre, retourne dans ton pays de misère!" (Entrevues 13 et 15)

Il en résulte que les noirs se sentent gênés de se tenir avec des blancs sur la rue: ils craignent les insultes et le rejet, ou encore, d'être considérés par les autres noirs comme des individus qui acceptent l'humiliation. Cela risque moins de leur arriver dans des activités circonscrites, telles les activités sportives, où les rapprochements sont plus réglementés et d'emblée justifiés.

Certains de nos répondant(e)s n'entendent pas rester d'éternelles victimes. S'évaluant racisés, catalogués et rejetés, ils finissent par intérioriser ces projections et reproduisent des gestes et des attitudes similaires: les blancs n'aiment pas les noirs, inversement les noirs n'aimeront pas les blancs.

> Si tu restes la tête baissée, il va continuer ... s'ils [les professeurs] te mettent dehors, c'est pas plus grave [de t'insurger], parce que si tu dis rien, ils vont continuer, ils vont en mettre plus, et c'est tous les autres qui vont rire de toi. (Ent. 15, p.6)

<u>Comme si de rien n'était: oublier la distinction noir/blanc</u>

Une infime minorité, surtout les absent(e)s, préfère s'entretenir avec les blancs plutôt qu'avec les noirs. Cette minorité pose un jugement sévère sur les comportements de ceux qui adhèrent à la stratégie conflictuelle. Elle a honte de ces stratégies qui, à ses yeux, ternissent l'image des noirs: "je trouve que c'est plus les noirs qui font plus les mauvaises choses. Même moi, j'ai peur." (Ent. 15,p.9)

En dépit de cette inclinaison vers la majorité et "la norme", force est de constater chez les absent(e)s les effets d'une double exclusion. Ayant rejeté l'espace des noirs, ils ne sont pas plus intégrés à l'espace des blancs. Leur rêve assimilationniste, impossible dans une société encore divisée par la couleur, empêche toute identification à l'un ou l'autre des camps. De ce fait, les absent(e)s vivent un isolement social fort marqué. Autant que les conflictuels, les consensuels les perçoivent comme des traîtres et des vendus. Les blancs, quant à eux, même dans le cas où ils les perçoivent

comme des égaux, risquent de les percevoir aussi comme des noirs (égaux mais différents). Les intégrationnistes opportunistes, notons-le, sont tout aussi exposés à ces risques.

L'école

Un point de rencontre, un lieu d'expérimentation protégé

Pour une majorité des répondant(e)s haïtien(ne)s, l'école se présente d'abord comme un point de rencontre et une base de regroupement. Par ailleurs, dans un contexte général miné par la méfiance, l'école, en mettant en place des règles anti-discriminatoires clairement énoncées, semble offrir un premier terrain d'expérimentation protégé et de quelque envergure aux relations interraciales. A l'école, il importe d'entretenir des rapports avec tout le monde, puisque tous sont appelés à vivre ensemble. Bien que les relations avec les blancs n'aient ni la solidité, ni la continuité de celles entretenues dans les solides réseaux d'amis noirs à l'intérieur de l'école, la norme égalitariste et interculturelle de l'école arrive à imposer à ces répondant(e)s, tant bien que mal, son caractère sacré. Il faut tout faire pour le protéger: respecter les consignes, faire semblant même si ce n'est qu'hypocrisie.

> Moi,[à l'école], je me tiens avec n'importe qui, qu'il soit noir ou blanc, c'est pareil. (Ent 15, p.22)

> Ben avec le monde de l'école, moi je trouve que c'est bien. Pis à l'école, moi j'aime pas quelqu'un plus qu'un autre. (Ent 9, p.25)

Par ailleurs, l'école est une communauté fermée en quelque sorte. Elle offre un cadre formel garantissant un statut égal à tout le monde. Les jeunes, qu'ils soient noirs ou blancs, sont des étudiant(e)s. Le malaise et l'évitement caractéristiques des relations entre noirs et blancs s'estompe nettement à l'intérieur de l'école. Même si les relations n'y sont pas profondes, des relations s'établissent, dans le cadre d'activités communes, et cela est en soi un progrès: à titre d'exemples, Haïtiens et Italiens jouent ensemble au soccer; Haïtiens et Québécois s'amusent ensemble au hockey. Haïtien(ne)s, Québécois(es), Italien(ne)s et autres, quand ils ont besoin de se communiquer des choses, se parlent. Ces relations sont possibles, croyons-nous, parce que l'école y offre un cadre, circonscrit et normatisé. Ainsi, deviennent-elles plus faciles à concrétiser et à justifier et les risques d'échec en sont minimisés. "Quand je suis en dedans de l'école, je me sens

mieux que quand je suis en dehors" (Ent. 9, p.32)

Entre eux, les élèves développent des codes de transaction et de négociation, d'évitement et de remise à plus tard (car souvent, les conflits qui se trament à l'intérieur de l'école sont reportés à l'extérieur). Ils sont capables de départager l'espace commun vital de l'espace conflictuel. A l'école, ils ont des intérêts communs (activités sportives et académiques) et une image commune à sauvegarder.

Un monde à part?

Paradoxalement, une fois à l'extérieur, les intérêts et l'image qui les unissent cessent d'exister. Chacun reprend son camp. Ils deviennent, suivant les circonstances, étrangers ou ennemis. C'est alors que tous les conflits camouflés, en particulier chez les conflictuels, surgissent au grand jour: les règlements de compte, les prises de bec, tout y passe. Une nuance s'impose. Les jeunes consensuels perçoivent l'école comme un espace vital à l'intérieur duquel ils peuvent travailler à défaire les préjugés, à se prouver et à se faire valoir et n'utiliseront pas, comme les conflictuels, l'espace extérieur pour inspirer la crainte et le respect à l'intérieur de l'école.

Bien que l'école constitue un milieu protégé, elle n'est cependant pas imperméable aux influences extérieures. Le racisme s'y introduit sous des formes variées: taquineries, réprimandes, traitement spécial, etc. Selon ces jeunes, certains professeurs appliqueraient une politique de deux poids, deux mesures ou par moments, afficheraient ouvertement des attitudes discriminatoires et racistes vis-à-vis des noirs.

> Il y avait un noir dans la classe, lui il est porté à se retourner, pis à chaque fois qu'il se tourne, le professseur met son nom au tableau retenue! Tandis que les autres , qui sont toujours comme ça, le professeur [ne leur] fait rien, les laisse faire ou leur dit [simplement] "O.K., retourne-toi!" (Ent. 13, p.31)

Ces manifestations font douter les jeunes noirs de l'éthique égalitariste de l'école. Mais bien qu'ils ne s'y fient pas complètement, il ne la rejettent pas non plus. Seuls les absent(e)s gardent une vision complètement positive de l'école et du quartier.

Le quartier

Dans l'ensemble, les répondant(e)s ont du mal à se positionner par rapport au quartier et à en livrer une perception articulée. Ils ne s'y promènent pas assez pour pouvoir se faire une idée appréciable de l'ensemble du quartier, confondant souvent la rue sur laquelle ils habitent avec l'ensemble du quartier, tout comme les autres jeunes de secondaire I. D'autre part, les nombreux déménagements des parents ne donnent pas à bon nombre de ces jeunes Haïtiens le temps d'expérimenter et d'observer des changements quantitatifs ou qualitatifs dans leur quartier.

Les répondant(e)s abordent le thème du quartier à partir des interactions, comportements et attitudes qu'ils y observent. A titre d'exemples, ils évoquent les réactions de la population à la présence significative des noirs à Montréal-nord, les comportements et les attitudes de la police envers les noirs, les agissements, vis-à-vis d'eux, de leurs camarades blancs dans l'école et dans les rues.

Le juste dosage ethnique

Aussi, ils procèdent par comparaison avec d'autres quartiers qu'ils ont connus, en exprimant leurs préférences. Du point de vue des intégrationnistes conflictuels, la prédominance ou la forte présence des noirs dans le quartier constitue un facteur éminemment positif. Un quartier majoritairement noir offre aux noirs la possibilité de se regrouper et développer des mécanismes leur permettant, suivant le cas, de contourner ou de confronter les contraintes face auxquelles ils se trouvent. Pour les consensuels et implicitement, pour les absents, une *concentration* des noirs dans un quartier ne pourrait qu'exaspérer les différences et renforcir le racisme. L'homogénéité d'un quartier, noir ou blanc, conduit au racisme. De même, le déséquilibre des populations: plus une minorité est faible, plus elle court le risque de se faire narguer. Le quartier de leur préférence compterait une diversité d'ethnies, en nombre égal, où les groupes pourraient créer des mécanismes de régulation et d'intégration au quartier.

QUARTIER FRANCOPHONE, SECONDAIRE I

Représentation graphique
de l'univers des répondant(e)s d'origine haïtienne

Problème commun central: le racisme
Discrimination dans le logement et l'emploi; injures et préjugés

Conclusion générale

Ce qui frappe dans les perceptions que nous ont livrées ces jeunes de secondaire I sur les relations interethniques et interraciales dans leur quartier, c'est la non-réciprocité radicale des perspectives des majoritaires et des minoritaires. Alors que la grande majorité des Canadien(ne)s-français(es) se campent d'emblée dans une position individualiste, où les différences ethniques sont le plus souvent ignorées, sinon classées comme très secondaires, les Haïtien(ne)s et Italien(ne)s, minoritaires, lisent tout en termes de différence. Cette opposition est particulièrement nette en ce qui concerne les relations amicales, centrales dans l'univers de tous ces jeunes.

En effet, dès qu'il s'agit d'amitiés, l'univers des Canadien(ne)s est marqué par *l'indifférenciation* ethnique, amenée par une lecture individualiste de la société. Cette lecture amène les jeunes à psychologiser les différences culturelles qu'ils observent et qui vont au-delà de la culture matérielle (nourriture, habillement). Ainsi, trouvera-t-on les Haïtien(ne)s *susceptibles* lorsqu'ils s'offusquent d'un retrait quelconque des Canadien(ne)s; or, on a vu que dans la culture haïtienne, l'amitié se vit 24 heures sur 24. Autre exemple: les Canadiennes insistent auprès de leurs amies italiennes pour qu'elles protestent auprès de leurs parents contre des réglementations trop sévères; là où elles ne voient que la nécessité d'avoir du nerf (trait personnel), les Italiennes perçoivent un *système* d'autorité incontournable. Bref, les différences culturelles sont banalisées en différences de caractère, dont on s'accommode. L'ignorance totale du vécu de l'immigration et la non-sensibilisation générale à l'existence de systèmes culturels autres (qui tient aussi à cet âge, où la sensibilité aux différences sociales est fort peu développée, notons-le) vient renforcer cette indifférenciation. Soulignons tout de suite que nous ne portons pas de jugement moral sur l'indifférenciation, qui peut avoir des effets fort bénéfiques en termes d'ouverture sociale.

Les seuls moments où les Canadien(ne)s sortent de cette attitude indifférenciatrice, c'est lorsque les autres se définissent eux-mêmes très

clairement en termes ethniques, c'est-à-dire lorsqu'ils se regroupent en gangs ethniques pour défendre leurs intérêts ethniques, par exemple, venger une offense (jugée "raciste) faite à l'un des leurs, que celui-ci ait tort ou raison. Là, c'est nettement le regroupement minoritaire qui impose une lecture ethnique de l'interaction en cours.

A l'opposé des Canadien(ne)s, les minoritaires soulignent d'emblée que les vrais amis ne se retrouvent qu'au sein de la même ethnie. La différence est ici au coeur des relations entre jeunes, car elle marque les frontières de l'intimité, de l'univers commun. Cependant et paradoxalement, l'indifférenciation ethnique est tout aussi recherchée par ces jeunes minoritaires que par les Canadien(ne)s; mais elle est décrite ici comme un idéal à atteindre et non comme un fait. L'indifférenciation proposée ne consiste plus, ici, à ne pas faire de différences, mais à traiter en égaux ceux qui sont différents. Cette égalité ne semblant pas acquise, la différence reste donc encore une chose à cacher à tout prix, et lorsqu'elle n'est pas dissimulable, une chose à faire oublier. Mais cet effacement se fait à un prix élevé, car cacher sa différence ethnique, c'est cacher son identité première, c'est s'abstraire de ses liens avec sa famille, qui est encore le lieu focal d'identification pour ces jeunes de 12 et 13 ans. Ainsi, en même temps qu'on insiste pour être traité *comme les autres*, on en veut aux autres de ne pas nous accepter tel qu'on est, alors même qu'on fait tout pour cacher ce qu'on est. En effet, parce que les Canadien(ne)s ne saisissent pas le *sens* des différences culturelles qu'ils observent (par exemple, le sens de la sévérité des parents), on en vient à leur cacher systématiquement ces différences, rendant par là même le décodage de cette différence de plus en plus difficile. Par ailleurs, on montre certaines différences, qui, celles-là, ont du prestige : on parle volontiers anglais, on s'habille "bien" ou "fresh", on fait montre de ses connaissances de la musique américaine, etc.

Bref, dans leur recherche commune de l'indifférenciation entre individus de cultures différentes et d'un traitement égal pour tous, majorité et minorités développent des stratégies qui ne se rencontrent pas et en viennent paradoxalement, par leurs effets pervers, à desservir leurs buts. Ainsi, la non-perception, par les Canadien(ne)s, des différences culturelles des minorités, qui vise un but égalitariste, en vient-elle à discriminer les cultures minoritaires en les ignorant. La culture de la majorité est perçue d'emblée comme universelle, et les autres cultures, ignorées, ne peuvent entrer en relation avec elle. On est ici dans une situation semblable à celle qui a été largement décrite, dans les années soixante-dix, concernant la culture et l'école face à la culture des milieux populaires. Les minoritaires, de leur côté, jouent un jeu ambivalent, cachant ou montrant tour à tour leurs différences, selon qu'elles les avantagent ou pas. Là où le bât blesse, c'est

évidemment là où l'on cache des choses. Et les cachant, on les retire de la discussion, on se rend inaccessibles aux autres, avec, pour effet, que l'on ne peut être confortable qu'entre soi.

En fait, les relations interculturelles ne sont pas simples, et on ne veut pas trop s'y mouiller, d'un côté comme de l'autre. Les Canadien(ne)s sentent bien que les différences qu'ils observent chez les minoritaires ont leur importance, bien qu'ils ne la comprennent pas, satisfaits qu'ils sont de leur propre mode de vie (pourquoi s'acharner à donner de mauvaises odeurs aux aliments? pourquoi rendre les enfants malheureux par la sévérité?). En fait, les minoritaires n'ont opté pour cacher leurs différences qu'après avoir tenté quelques explications timides, qui n'ont pas eu de résonance. Ces différences, qui sont des obstacles à leurs amitiés, agacent en effet les Canadien(ne)s, qui ont hâte qu'elles s'effacent. En les ignorant, ils espèrent qu'elles disparaîtront d'elles-mêmes. En retour, les minoritaires n'insistent pas sur l'explication de leurs différences, craignant qu'elle ne mène à un approfondissement de la distance entre eux et leurs camarades. Ainsi, tous restent au garde-à-vous, sachant confusément qu'ils nouent des liens fragiles au dessus d'une faille qui risque de les engouffrer au moindre faux-pas.